N° 162 1er Mars 1933

LA VIE SPIRITUELLE

REVUE MENSUELLE

LES PRINCIPES ET LA PRATIQUE

La troisième conversion

l'entrée dans la voie unitive et le prélude de la vie du Ciel.

1. — La troisième conversion des Apôtres.

Nous avons parlé de la seconde conversion nécessaire à l'âme intérieure pour sortir de la voie des commençants et entrer dans celle des progressants ou voie illuminative (1). Plusieurs auteurs spirituels ont dit, nous l'avons vu, que cette deuxième conversion avait eu lieu pour les Apôtres à la fin de la Passion du Sauveur, spécialement pour Pierre après le triple reniement.

Saint Thomas note dans son Commentaire sur saint Matthieu, c. xxvi, 74, que ce repentir de Pierre se produisit aussitôt, dès que le Seigneur le regarda, et qu'il fut efficace et définitif.

(1) Cf. *La Vie Spirituelle*, février 1933, p. 185.

Mais cependant Pierre et les Apôtres furent lents à croire à la résurrection du Sauveur, malgré le récit que les saintes femmes leur firent de ce miracle qui avait été plusieurs fois annoncé par Jésus. Ce récit leur parut du délire (Luc, XXIV, 11).

De plus, s'il furent lents à croire à la résurrection du Sauveur, ils montrèrent, dit saint Augustin (1), de la précipitation à voir se réaliser la restauration du royaume d'Israël, telle qu'ils se la représentaient. On le voit par la question qu'ils posèrent à Notre-Seigneur le jour même de l'Ascension : lorsque Jésus leur annonça de nouveau la venue du Saint-Esprit, ils lui demandèrent : « *Est-ce alors, Seigneur, que vous restaurerez le royaume d'Israël?* » (Act., I, 16). Il y aura encore beaucoup à souffrir avant la restauration du royaume, et elle sera très supérieure à ce qu'entrevoient les disciples.

Aussi les auteurs spirituels ont-ils plusieurs fois parlé d'une troisième conversion ou transformation des Apôtres, qui eut lieu le jour de la Pentecôte. Voyons premièrement ce qu'a été en eux cette transformation et ensuite ce qu'elle doit être, toute proportion gardée, en nous. Nous verrons enfin quelle est, au terme de la voie unitive, la paix du règne de Dieu, prélude de la vie du ciel.

Cette transformation fut préparée en eux par ce fait que, depuis l'Ascension, Jésus priva définitivement les siens de sa présence visible.

Lorsque Notre-Seigneur priva pour toujours les Apôtres de la vue de sa sainte humanité, il dut y avoir pour eux une grande souffrance, à laquelle on ne pense généralement pas assez. Étant donné que le Sauveur était devenu

(1) Cf. SAINT AUGUSTIN, *in Joannem*, tr. 25, n° 3, et *Sermon* 265, n° 2-4.

leur vie, comme le dit saint Paul : « Mihi vivere Christus est », et que l'intimité avec lui grandissait tous les jours, ils durent avoir une impression de solitude des plus profondes, comme une impression de désert, de détresse et de mort. Ce dut être d'autant plus senti que Notre-Seigneur leur avait annoncé toutes les souffrances à venir. On peut en avoir une faible idée lorsque, après avoir vécu sur un plan supérieur pendant une fervente retraite, sous la conduite d'une âme sacerdotale pleine de Dieu, on est repris par la vie de tous les jours, qui semble nous priver soudain de cette plénitude. Les Apôtres restèrent les yeux levés vers le ciel; ce n'était plus l'écrasement de la sensibilité comme pendant la Passion, mais c'était une privation complète, qui dût mettre un instant leur esprit en déroute. Pendant la Passion, Jésus était encore là; maintenant il était dérobé à leurs regards, et ils se crurent totalement privés de lui.

C'est dans cette obscurité de l'esprit qu'ils furent préparés à l'effusion de grâces de la Pentecôte.

*
* *

La descente du Saint-Esprit sur les Apôtres

Comme il est rapporté dans les Actes des Apôtres, II, 1-4 : « Le jour de la Pentecôte étant arrivé (c'est-à-dire celui de la Pentecôte juive qui se célébrait cinquante jours après Pâques), les Apôtres étaient tous ensemble en un même lieu. Tout à coup il vint du ciel un bruit comme celui d'un vent violent, et il remplit toute la maison où ils étaient assis. Et ils virent paraître comme des langues de feu qui se partagèrent et se posèrent sur chacun d'eux. *Ils furent tous remplis du Saint-Esprit*, et ils se mirent à

parler d'autres langues selon que l'Esprit-Saint leur donnait de s'exprimer. »

Le bruit venu du ciel, semblable à celui d'un vent impétueux, était le signe de l'action mystérieuse et très efficace du Saint-Esprit. En même temps les langues de feu qui se posèrent sur chacun des Apôtres symbolisaient ce qui allait se produire dans leur âme.

Il n'est pas rare qu'une grande grâce soit précédée par un fait sensible frappant, qui nous tire de notre somnolence; c'est comme un réveil divin.

Ici le symbolisme est des plus clairs. Comme le feu purifie, éclaire et réchauffe, le Saint-Esprit en cet instant purifia profondément, éclaira et enflamma l'âme des Apôtres. Voilà bien *la purification profonde de l'esprit* (1). Et saint Pierre expliqua (Actes, II, 17) que c'était ce qu'avait annoncé le Prophète Joël (II, 28...) : « Dans les derniers jours, dit le Seigneur, je répandrai mon Esprit sur mes serviteurs et mes servantes, et ils prophétiseront... Alors quiconque invoquera le nom du Seigneur sera sauvé. »

Le Saint-Esprit habitait déjà dans l'âme des Apôtres, mais par cette mission visible (2), il vint augmenter en eux les trésors de la grâce, des vertus et des dons, en les éclairant et les fortifiant, pour qu'ils soient capables d'être les témoins du Sauveur jusqu'aux extrémités de la terre, au péril de leur vie. Les langues de feu sont un signe que le Saint-Esprit alluma dans l'âme des Apôtres cette vive flamme d'amour dont parlera saint Jean de la Croix.

(1) C'est à la lumière de ce qui est dit ici de cette effusion de grâces purificatrices et transformatrices qu'il faut lire les articles de saint Thomas sur les dons d'intelligence et de sagesse, sur la purification qu'ils opèrent en nous, et qu'il faut lire aussi *la Nuit obscure* de saint Jean de la Croix.

(2) Cf. *Saint Thomas*, I^a^, q. 43, a. 6, ad 1.

Alors s'accomplit la parole de Notre-Seigneur (Jean, XIV, 26) : « *Le Saint-Esprit, que mon Père vous enverra, vous enseignera et vous remettra en mémoire tout ce que je vous ai dit.* » Les Apôtres se mirent alors à parler « en langues nouvelles, en célébrant *les merveilles de Dieu, magnalia Dei* », si bien que les étrangers témoins du phénomène, « habitants de la Mésopotamie..., de la Cappadoce, du Pont, de l'Asie, de l'Égypte, Romains, Crétois et Arabes de passage à Jérusalem étaient dans l'étonnement de les entendre parler l'idiome de leur pays natal » (Actes, II, 8-12). C'était un signe qu'ils devaient commencer à prêcher l'Évangile aux différentes nations, comme Jésus le leur avait ordonné : « *Allez, enseignez toutes les nations* » (Matth., XXVIII, 19).

*
* *

Quels furent les effets de la descente du Saint-Esprit?

Les Actes nous le montrent : Les Apôtres furent éclairés et fortifiés, et leur influence sanctifiante transforma les premiers chrétiens ; ce fut un élan de ferveur profonde dans l'Église naissante.

Tout d'abord les Apôtres furent beaucoup plus *éclairés* intérieurement par le Saint-Esprit sur le prix du sang du Sauveur, sur *le mystère de la Rédemption*, qu'annonçait tout l'Ancien Testament et que réalisait le Nouveau. Ils reçurent la plénitude de la contemplation de ce mystère, qu'ils devaient prêcher aux hommes, pour les sauver. Saint Thomas dit que « la prédication de la parole de Dieu doit dériver de la plénitude de la contemplation (1) ».

(1) Saint Thomas, IIª IIᵉ, q. 188, a. 6 : « Ex plenitudine contemplationis derivatur doctrina et praedicatio. »

C'est ce qui se réalisa hautement alors, comme on le voit par les premiers sermons de saint Pierre rapportés dans les Actes, et par celui de saint Étienne avant son martyre. Ces paroles de saint Pierre et d'Étienne rappellent les mots du Psalmiste : « *Ignitum eloquium tuum vehementer, et servus tuus dilexit illud* (Ps. CXVIII, 140) : Tes paroles, ô Seigneur, sont des paroles de feu, et ton serviteur les aime. »

Les Apôtres et les disciples, hommes sans culture, le jour de l'Ascension demandaient encore au divin Maître : « Seigneur, le temps est-il venu où vous rétablirez le royaume d'Israël ? » (Act., I, 6). Jésus leur avait alors répondu : « Ce n'est pas à vous de connaître les temps, ni les moments que le Père a fixés de sa propre autorité. Mais *lorsque le Saint-Esprit descendra sur vous, vous serez revêtus de force et vous me rendrez témoignage à Jérusalem, dans toute la Judée, dans la Samarie et jusqu'aux extrémités de la terre.* »

Et voilà maintenant que Pierre, qui avait tremblé devant une femme pendant la Passion, qui avait été si lent à croire à la résurrection du Sauveur, vient dire aux Juifs avec une autorité et une certitude que Dieu seul peut donner : « *Jésus de Nazareth, cet homme à qui Dieu a rendu témoignage pour vous par les miracles qu'il a opérés...*, CET HOMME VOUS AYANT ÉTÉ LIVRÉ SELON LE DESSEIN IMMUABLE ET LA PRESCIENCE DE DIEU, *vous l'avez attaché à la croix*, et mis à mort par la main des impies (1). *Dieu l'a ressuscité...* (comme David l'avait annoncé)... *C'est ce Jésus*, que Dieu a ressuscité, nous en sommes tous témoins..., qui a été élevé au ciel,... et *qui a répandu cet*

(1) Il faut noter que dans ce texte et en plusieurs autres semblables le dessein immuable est mentionné avant la prescience dont il est le fondement. Dieu a prévu de toute éternité le mystère de la Rédemption, *parce que* de toute éternité il a voulu le réaliser.

Esprit que vous voyez et entendez... Que toute la maison d'Israël sache donc avec certitude que Dieu *a fait Seigneur et Christ ce Jésus que vous avez crucifié* » (Actes, II, 22-36). C'est tout le mystère de l'Incarnation rédemptrice, Pierre voit maintenant que Jésus a été une victime volontaire, il contemple la valeur infinie de ses mérites et du sang répandu.

Les Actes ajoutent que ceux qui entendirent ce discours, « le cœur transpercé par ces paroles, dirent à Pierre et aux autres Apôtres : « Frères, que ferons-nous ? » Pierre leur répondit : « *Repentez-vous, et que chacun soit baptisé au nom de Jésus-Christ, pour obtenir le pardon de vos péchés, et vous recevrez le don du Saint-Esprit.* » C'est ce qui fut fait, et les Actes disent (II, 41) qu'environ trois mille personnes ce jour-là se convertirent et reçurent le baptême.

Les jours suivants, Pierre dit aux Juifs dans le temple, après la guérison d'un boiteux de naissance obtenue au nom de Jésus : « *Vous avez fait mourir l'*AUTEUR DE LA VIE (1), que Dieu a ressuscité des morts, nous en sommes tous témoins... Ce Jésus que vous avez crucifié... est la pierre rejetée par vous de l'édifice et qui est devenue *la pierre angulaire.* ET LE SALUT N'EST EN AUCUN AUTRE ; car il n'y a pas sous le ciel un autre nom qui ait été donné aux hommes, par lequel nous devions être sauvés » (Actes, III, 14; IV, 11-12). En ce récit des grâces de la Pentecôte n'accordons pas l'attention principale au don des langues et aux charismes de ce genre, mais à cette illumination spéciale qui fait entrer les Apôtres dans les profondeurs

(1) *L'Auteur de la vie* ne peut être que Dieu même. Cette expression a la même portée que celle de Jésus : *Je suis la voie, la vérité et la vie.* Jésus n'a pas seulement la vérité et la vie, il *est* la vérité et la vie. Et pour cela il faut qu'il soit l'Être même : « Je suis Celui qui suis. »

du mystère de l'Incarnation rédemptrice et plus particulièrement dans celui de la Passion du Sauveur. C'est le mystère dont Pierre n'avait pu porter la première prédiction faite par Jésus annonçant qu'il serait crucifié. Simon Pierre avait dit : « A Dieu ne plaise, Seigneur ! cela ne vous arrivera pas ! » Jésus lui avait répondu : « *Tu n'as pas l'intelligence des choses de Dieu, tu n'as que des pensées humaines* » (Matth., XVI, 22-23). Maintenant Pierre a l'intelligence des choses de Dieu, il contemple toute l'économie du mystère de l'Incarnation rédemptrice; et ce n'est pas lui seulement qui est ainsi éclairé, ce sont tous les Apôtres qui rendent témoignage comme lui, ce sont les disciples et surtout le premier martyr, le diacre saint Étienne, qui, avant de mourir lapidé, rappelle aux Juifs tout ce que Dieu a fait pour le peuple élu à l'époque des patriarches, au temps de Moïse et depuis, jusqu'à la venue du Sauveur (Actes, VII, 1-53).

*
* *

Mais les Apôtres, le jour de la Pentecôte, ne furent pas seulement éclairés, ils furent grandement fortifiés et confirmés. Jésus leur avait annoncé : « *Vous serez revêtus de la force de l'Esprit-Saint* » (Actes, I, 6). Eux qui avant la Pentecôte étaient encore craintifs deviennent courageux, et ils le seront tous jusqu'au martyre. Pierre et Jean, arrêtés et traduits devant le Sanhédrin, affirment que « *le salut n'est en aucun autre* » qu'en Jésus-Christ (Actes, IV, 12). Arrêtés de nouveau et battus de verges, « *les Apôtres sortirent du Sanhédrin joyeux d'avoir été jugés dignes de souffrir des opprobres pour le nom de Jésus.* Et chaque jour, dans le temple et dans les maisons, ils ne cessaient d'annoncer Jésus comme le Christ » (Actes, V, 41, 42). Ils donnèrent tous pour lui le témoignage de leur

sang. Qui leur avait donné cette force? Le Saint-Esprit, en allumant la vive flamme de la charité dans leur cœur.

Telle fut leur troisième conversion, qui fut une transformation de leur âme. Leur première conversion avait fait d'eux des disciples attirés par la sublime prédication du Maître; la seconde, à la fin de la Passion, leur avait fait entrevoir la fécondité du mystère de la Croix qui fut éclairé ensuite par la résurrection; la troisième leur donne la conviction profonde de ce mystère, dont ils ne cesseront de vivre jusqu'au martyre.

*
* *

La transformation des Apôtres se manifeste enfin par leur influence sanctifiante, par l'élan de ferveur profonde qu'ils communiquèrent aux premiers chrétiens. Comme le montrent les Actes (II, 42-47; IV, 32-37; V, 1-11), la vie de l'Église naissante fut d'une sainteté admirable, « *la multitude des fidèles n'avait qu'un cœur et qu'une âme* » (IV, 32), tout était commun entre eux, ils vendaient leurs biens et en apportaient le prix aux Apôtres qui distribuaient à chacun selon ses besoins. Ils s'assemblaient tous les jours pour prier ensemble, écouter la prédication des Apôtres, célébrer l'Eucharistie. On les voyait souvent ensemble en prière et on était frappé de la charité qui régnait parmi eux. « *C'est à ce signe*, avait dit Notre-Seigneur, *qu'on reconnaîtra que vous êtes mes disciples.* »

Bossuet a admirablement exprimé cette ferveur profonde des premiers chrétiens dans son II[e] Sermon pour le jour de la Pentecôte : « *Ils sont fermes contre les périls, mais ils sont tendres à aimer leurs frères;* et l'Esprit tout-puissant, qui les pousse, sait bien le secret d'accorder de plus opposées contrariétés... Il leur donne un

cœur de chair... attendri par la charité... et il les fait aussi de fer et d'airain pour résister à tous les périls... Il affermit et il amollit, mais d'une façon extraordinaire; puisque ce sont les mêmes cœurs des disciples, qui semblent être des cœurs de diamant par leur fermeté invincible, qui deviennent des cœurs humains et des cœurs de chair par la charité fraternelle. C'est l'effet de ce feu céleste, qui se repose aujourd'hui sur eux. Il amollit les cœurs des fidèles, il les a, pour ainsi dire, fondus en un seul...

« Les Apôtres du Fils de Dieu étaient autrefois en querelle au sujet de la primauté; mais *depuis que le Saint-Esprit les a faits un cœur et une âme*, ils ne sont plus jaloux ni contentieux. Ils croient tous parler par Pierre, ils croient présider avec lui, et si son ombre guérit les malades, toute l'Église prend part à ce don et s'en glorifie en Notre-Seigneur. » — Ainsi nous devons nous regarder les uns les autres comme des membres du même corps mystique, dont le Christ est la tête, et, loin de nous laisser aller à la jalousie et à l'envie, nous devons jouir saintement des qualités de notre prochain, dont nous profitons nous-mêmes, comme la main tire avantage de ce que l'œil voit et l'oreille entend.

Tels furent les fruits de la transformation des Apôtres et des disciples par l'Esprit-Saint.

Le Saint-Esprit a-t-il été ainsi envoyé pour produire ces fruits merveilleux dans l'Église naissante seulement?

Évidemment, non. Il continue le même secours dans la suite des générations. Son action dans l'Église apparaît par la force invincible qu'il lui donne. On le vit pendant les trois siècles de persécution et par la victoire qu'elle remporta dans la suite sur tant d'hérésies.

Toute communauté chrétienne doit donc se conformer aux exemples donnés par l'Église naissante. Que devons-nous apprendre d'elle?

A n'être qu'un cœur et qu'une âme, en bannissant les divisions, à travailler à l'extension du règne de Dieu dans le monde, malgré les difficultés qui s'y opposent. A croire fermement et pratiquement à l'indéfectibilité de l'Église, qui est toujours sainte, et qui ne cesse de produire des saints. Nous devons aussi, à l'exemple des premiers chrétiens, porter avec patience et avec amour les souffrances que Dieu nous envoie. Croyons de tout notre cœur au Saint-Esprit, qui ne cesse d'animer l'Église, et à la communion des Saints.

Si nous voyions l'Église de notre temps telle qu'elle est dans les âmes les plus généreuses qui vivent le plus de sa vie, elle nous apparaîtrait très belle, malgré les imperfections humaines qui se mêlent à l'activité de ses enfants.

Nous nous affligeons à bon droit de certaines taches, mais n'oublions pas que, s'il y a parfois de la boue dans la vallée au pied des montagnes, sur les sommets il y a toujours une neige d'une blancheur éclatante, un air très pur, et une vue merveilleuse qui élève constamment vers Dieu.

*
* *

2. — Entrée dans la voie unitive.

Nous avons vu que la transformation des Apôtres le jour de la Pentecôte a été pour eux comme une troisième conversion. Il doit y avoir quelque chose de semblable dans la vie de tout chrétien, pour qu'il passe de l'âge des progressants à celui des parfaits. Il doit y avoir ici, dit saint Jean de la Croix, *une purification radicale de l'esprit*, comme il a fallu une purification profonde de la sensibilité, pour passer de l'âge des commençants à celui des progressants, communément appelée voie illu-

minative. Et comme la première conversion, par laquelle nous nous détournons du monde pour commencer à marcher dans la voie de Dieu, suppose les actes de foi, d'espérance, d'amour de Dieu et de contrition, il en est de même des deux suivantes; mais ici les actes des vertus théologales sont beaucoup plus profonds : le Seigneur, qui nous fait produire ces actes, creuse le sillon dans le même sens, mais bien plus profondément.

Voyons 1° pourquoi cette troisième conversion est nécessaire chez les progressants, 2° comment le Seigneur purifie l'âme à ce moment, 3° quels sont les fruits de cette troisième conversion.

*
* *

La nécessité de la purification de l'esprit

Bien des imperfections subsistent chez ceux qui progressent dans la voie de Dieu; si leur sensibilité a été en grande partie purifiée des défauts de sensualité spirituelle, de paresse, de jalousie, d'impatience, *les taches du vieil homme restent dans l'esprit comme une rouille*, qui ne disparaîtra que sous l'action d'un feu intense, semblable à celui qui descendit sur les Apôtres le jour de la Pentecôte. C'est saint Jean de la Croix lui-même qui fait ce rapprochement. Cf. *Nuit obscure*, l. II, ch. VI.

Cette rouille se trouve jusque *dans le fond des facultés supérieures* : intelligence et volonté. C'est un attachement à soi-même qui empêche l'âme d'être profondément unie à Dieu. De là vient que nous sommes souvent sujets à la distraction dans la prière, à l'hébétude, à l'incompréhension des choses de Dieu, et aussi à l'épanchement de l'esprit au dehors, à des affections naturelles, nullement ou peu inspirées par la charité. Les mouve-

ments de rudesse et d'impatience ne sont pas rares. De plus, bien des âmes assez avancées s'attachent beaucoup trop à *leur manière personnelle de voir*, en spiritualité, et se figurent parfois recevoir des inspirations spéciales de Dieu, là où elles sont le jouet de leur fantaisie ou de l'ennemi du bien. Elles s'enflent ainsi de présomption, d'orgueil spirituel, de vanité, dévient du vrai chemin, et égarent d'autres âmes.

Cette matière est inépuisable, dit saint Jean de la Croix (1), et encore ne considère-t-il guère que les défauts relatifs à la vie purement intérieure; que serait-ce si l'on considérait les défauts qui nuisent à la charité fraternelle et à la justice dans les rapports avec les supérieurs, les égaux et les inférieurs, ou ceux qui entachent la pratique de nos devoirs d'état, et l'influence que nous pouvons exercer?

Avec l'orgueil spirituel subsiste aussi souvent de l'orgueil intellectuel, de la jalousie, une secrète ambition. Les sept péchés capitaux se retrouvent ici transposés dans la vie de l'esprit, qu'ils altèrent encore profondément.

C'est ce qui montre, dit saint Jean de la Croix (*Ibid.*, ch. III), la nécessité « de la forte lessive », qu'est la purification passive de l'esprit, nouvelle conversion, qui doit marquer l'entrée dans la vie parfaite.

« Même après avoir traversé la nuit des sens, dit le saint Docteur, *ibid.*, ch. III, les avancés dans leur manière d'agir et de traiter avec Dieu restent *vulgaires* (2); l'or de l'esprit n'est pas encore passé par le creuset ; ils comprennent Dieu de façon puérile et en parlent de

(1) Saint Jean de la Croix, *Nuit obscure*, l. II, ch. 2.

(2) Même Pierre, appelé à devenir un si grand saint, après sa seconde conversion considère comme du délire, malgré les prédictions de Jésus, ce que disent les saintes femmes du tombeau du Seigneur trouvé vide.

même. Comme le dit saint Paul (I Cor., XIII, 11), ils gardent des sentiments de petits enfants, pour n'avoir pas encore atteint la perfection ou l'union avec Dieu. Elle seule donne *l'âge mûr* où l'esprit réalise de grandes choses, son activité étant alors plus divine qu'humaine. » Avant cette troisième conversion on peut encore en un sens dire des âmes, selon l'expression d'Isaïe (LXIV, 6), que leurs justices sont encore pareilles à un linge souillé; une dernière purification s'impose.

*
* *

Comment Dieu purifie-t-il l'âme au moment de cette troisième conversion ou transformation?

Il semble d'abord qu'il *la dépouille*, au lieu de l'enrichir. Pour la guérir de tout orgueil spirituel et intellectuel, et pour lui manifester le fond de misère qu'elle porte encore en elle, il laisse l'entendement dans les ténèbres, la volonté dans l'aridité, parfois dans l'amertume et l'angoisse. L'âme, dit alors saint Jean de la Croix après Tauler, doit marcher « *aveuglément selon la pure Foi, qui est nuit obscure pour les puissances naturelles* (1) ». Saint Thomas a dit souvent : *fides est de non visis* : l'objet de la foi est *non vu*, il est obscur; le grand Docteur ajoutait même qu'on ne peut en même temps croire et voir une même chose sous le même aspect, car ce qui est *cru* comme tel n'est *pas vu* (2). Or il s'agit maintenant d'entrer dans les profondeurs ou les hauteurs de la foi, comme lorsque les Apôtres après l'Ascension furent privés de la présence sensible de Jésus qui leur

(1) *Nuit obscure*, l. II, ch. IV.
(2) « Creditum non est visum » (II^a II^{ae}, q. 1, a. 5).

avait dit (Jean, XVI, 7) : « *Expedit vobis ut ego vadam ; si enim non abiero, Paraclitus non veniet ad vos ; si autem abiero, mittam eum ad vos : Il est bon que je m'en aille; car si je ne m'en vais pas, le Consolateur ne viendra pas en vous; mais si je m'en vais, je vous l'enverrai.* » Saint Thomas explique admirablement ces paroles en son Commentaire sur saint Jean : il dit que les Apôtres, attachés par un amour naturel à l'humanité du Christ, n'étaient pas encore assez élevés par l'amour spirituel de sa divinité, et *n'étaient pas encore capables de recevoir spirituellement le Saint-Esprit comme il convenait*, et comme il le faudrait au milieu des tribulations qui les attendaient lorsque Jésus les aurait privés de sa présence sensible.

Le Seigneur semble donc d'abord, en cette purification comme dans les précédentes, dépouiller l'âme, la laisser dans l'obscurité et l'aridité. Elle doit avoir pour devise : « *Fidélité et abandon.* » C'est ici surtout que se vérifie la parole de Jésus : « *Qui sequitur me non ambulat in tenebris, sed habebit lumen vitae :* Celui qui me suit ne marche pas dans les ténèbres, mais il aura la lumière de vie » (Jean, VIII, 12). Ici l'âme spécialement éclairée par la lumière purificatrice du don d'intelligence commence à pénétrer « *les profondeurs de Dieu* », comme dit saint Paul (1).

Ici sont purifiées de tout alliage humain l'humilité et les trois vertus théologales. L'âme pressent alors de plus en plus, sans la voir, l'infinie pureté et grandeur de Dieu, au-dessus de toutes les idées que nous pouvons nous faire de lui; elle pressent de même *toutes les richesses surna-*

(1) I Cor., II, 10 : « Spiritus enim omnia scrutatur, etiam profunda Dei... Nos autem accepimus... Spiritum qui ex Deo est, ut sciamus quae a Deo donata sunt nobis. »

turelle de la sainte âme du Christ, qui contenait dès ici-bas la plénitude de grâce, « tous les trésors de la sagesse et de la science » (Coloss., II, 3). Un peu comme les Apôtres au jour de la Pentecôte, elle entrevoit les profondeurs du mystère de l'Incarnation rédemptrice, la valeur infinie des mérites du Christ, mort pour nous, sur la croix, comme le disent saint Pierre dans ses premiers sermons et saint Étienne avant son martyre. C'est comme une connaissance vécue, quasi expérimentale du monde surnaturel, de la vie chrétienne profonde; c'est comme un *nouveau regard* sur elle. Et par contraste l'âme perçoit beaucoup mieux sa misère. La principale souffrance intérieure d'un saint Paul de la Croix, d'un saint Curé d'Ars, était alors de se sentir très loin de l'idéal du sacerdoce, dont la grandeur leur apparaissait de plus en plus dans l'obscurité de la foi, en même temps qu'ils voyaient toujours mieux les besoins immenses des âmes très nombreuses qui s'adressaient à eux et imploraient leurs prières et leur secours.

Cette troisième conversion ou purification est, on le voit, l'œuvre du Saint-Esprit, qui éclaire l'âme par le don d'intelligence (1). Comme à la lueur d'un éclair pendant cette nuit, il illumine l'âme du juste qu'il veut purifier. Ce juste lui a dit souvent : « *Illumina oculos meos, ne unquam obdormiam in morte :* Éclaire mes yeux, pour que je ne m'endorme pas dans la mort » (Ps. XII, 5). — « *Deus meus, illumina tenebras meas :* O mon Dieu, éclaire mes ténèbres » (Ps. XVII, 29). — « *Cor*

(1) S. Thomas, II^{a} II^{ae}, q. 8, a. 8 : « Hanc munditiam mentis (depuratae a phantasmatibus et erroribus) facit donum intellectus... Etsi non videamus de Deo quid est, videmus tamen quid non est; et tanto in hac vita Deum perfectius cognoscimus, *quanto magis intelligimus eum excedere quidquid intellectu comprehenditur...* Hoc pertinet ad donum intellectus inchoatum, secundum quod habetur in via. »

mundum crea in me, Deus, et spiritum rectum innova in visceribus meis. Ne projicias me a facie tua, et spiritum sanctum tuum ne auferas a me. Redde mihi laetitiam salutaris tui, et spiritu principali confirma me. Docebo iniquos via tuas, et impii ad te convertentur... et exultabit lingua mea justitiam tuam : O Dieu, crée en moi un cœur pur, et renouvelle en moi un esprit rectifié. Ne me rejette pas loin de ta face. Ne me retire pas ton Esprit-Saint. Rends-moi la joie de ton salut... Et je célébrerai ta miséricorde, et les impies se convertiront. Ouvre mes lèvres, Seigneur, ma bouche chantera ta justice et ta bonté » (Ps. L, 12).

L'âme purifiée redit au Christ Jésus, pour qu'il les réalise en elle, les paroles qu'il a prononcées : « *Je suis venu jeter un feu sur la terre, et que désiré-je sinon qu'il se répande partout?* » (Luc, XII, 49.)

Cette troisième purification ou conversion se fait, on le voit, comme le dit saint Jean de la Croix (1), « par une influence de Dieu dans l'âme pour la purifier de ses ignorances et imperfections habituelles. Les contemplatifs la nomment contemplation infuse, où Dieu instruit l'âme en secret, et en perfection d'amour, sans qu'elle y intervienne, sans qu'elle comprenne même en quoi cette contemplation infuse consiste ».

Cette grande purification ou transformation se présente sous des formes différentes chez les purs contemplatifs comme un saint Bruno, et chez des âmes vouées à l'apostolat ou aux œuvres de miséricorde comme un saint Vincent de Paul, *mais le fond en est le même* : chez les uns et chez les autres sont purifiées de tout alliage humain l'humilité et les trois vertus théologales, dont le motif formel apparaît de plus en plus au-dessus de tout

(1) *Nuit obscure*, l. II, c. V.

motif secondaire. L'humilité grandit beaucoup selon la gradation décrite par saint Anselme et rapportée par saint Thomas : « 1° connaître qu'on est méprisable, 2° souffrir de l'être, 3° avouer qu'on l'est, 4° vouloir que le prochain le croie, 5° supporter patiemment qu'on le dise, 6° accepter d'être traité comme une personne digne de mépris, 7° aimer d'être traité ainsi. » Tel saint Dominique, qui allait de préférence dans les parties du Languedoc où il était maltraité et ridiculisé, et qui éprouvait une sainte joie de se sentir devenir plus semblable à Notre-Seigneur humilié pour nous.

Alors apparaissent de plus en plus dans toute leur élévation les motifs formels des trois vertus théologales : *Vérité suprême révélatrice, miséricorde toujours secourable, souveraine bonté infiniment aimable pour elle-même.* Ces trois motifs apparaissent comme trois étoiles de première grandeur dans la nuit de l'esprit, pour nous guider sûrement vers le terme de notre voyage.

*
* *

Les fruits de cette troisième conversion sont les mêmes que ceux de la Pentecôte, lorsque les Apôtres furent éclairés et fortifiés et que, transformés, ils transformèrent à leur tour par leur prédication les premiers chrétiens, comme le montre le livre des Actes en rapportant les premiers sermons de saint Pierre et celui de saint Étienne, premier martyr.

Les fruits de cette troisième conversion sont surtout, avec une humilité vraie, profonde, une *foi vive pénétrante qui commence* à goûter les mystères de l'au-delà, c'est comme un avant-goût de la vie éternelle.

C'est aussi une *espérance très ferme, très confiante*, en la miséricorde divine toujours secourable. Pour arriver à

cela, il faut avoir, comme dit saint Paul, « *espéré contre toute espérance* ».

Mais le fruit le plus élevé de cette troisième conversion est un *très grand amour de Dieu, très pur et très fort*, qui ne se laisse arrêter par aucune contradiction ou persécution, comme le fut l'amour des Apôtres qui étaient joyeux de souffrir pour Notre-Seigneur. Cet amour est fait d'un ardent désir de la perfection, *c'est la faim et la soif de la justice de Dieu*, qui s'accompagne du don de force, pour triompher de tous les obstacles. C'est la réalisation parfaite ici-bas du précepte suprême : « Tu aimeras le Seigneur ton Dieu, de tout ton cœur, de toute ton âme, de toutes tes forces, de tout ton esprit. »

Désormais *le fond de l'âme* est tout à Dieu. L'âme est enfin arrivée à vivre presque continuellement en la partie supérieure d'elle-même de la vie de l'esprit, elle est une *adoratrice en esprit et en vérité*. C'est là dans l'obscurité de la foi comme le prélude de la vie de l'éternité : « *quaedam inchoatio vitae aeternae* ». C'est la réalisation de la parole du Sauveur : « *Si quelqu'un a soif, qu'il vienne à moi et qu'il boive, et des fleuves d'eau vive couleront de sa poitrine :* Si quis sitit, veniat ad me et bibat, et flumina de ventre ejus fluent aquae vivae. » C'est vraiment l'eau vive jaillissant en vie éternelle, comme l'annonçait Jésus à la Samaritaine : « *Si scires donum Dei..., petiisses a me, et dedissem tibi aquam vivam... Aqua quam ego dabo ei fiet in eo fons aquae salientis in vitam aeternam.* »

***

3. — Prélude de la vie du Ciel.

Si l'on suit la voie de générosité, d'abnégation, de dépouillement, indiquée par les saints, on finit par con-

naître et expérimenter les joies du règne profond de Dieu en nous.

Les délices vraiment spirituelles viennent de la croix, de l'esprit de sacrifice, qui fait mourir en nous les inclinations déréglées, et assure la première place à l'amour de Dieu et des âmes en Dieu, à la charité qui est la source de la paix, de la tranquillité de l'ordre. Les joies profondes ne pénètrent pas l'âme aussi longtemps que les sens et l'esprit ne sont pas purifiés et affinés, par nombre de tribulations et de souffrances qui détachent du créé. Comme il est dit dans les Actes des Apôtres, XIV, 21 : « C'est par beaucoup de tribulations qu'il nous faut entrer dans le royaume de Dieu. »

***

Le réveil divin

Après cette nuit obscure et douloureuse, il y a, dit saint Jean de la Croix, comme un réveil divin : « L'âme songe à quelqu'un qui s'éveille, et dont le premier acte est d'aspirer l'air... C'est comme si elle disait : Vous vous réveillez, ô Verbe-Époux, dans le centre et le fond de mon âme, là où vous demeurez en secret et en silence comme maître souverain (1). » Ce réveil de Dieu est une inspiration du Verbe qui manifeste son règne, sa gloire et sa suavité intime (2).

Cette inspiration laisse transparaître la face de Dieu rayonnante de grâces et les œuvres qu'il accomplit. « C'est là la grande jouissance de ce réveil : connaître les créatures par Dieu, et non pas Dieu par les créatures, connaî-

(1) *Vive Flamme, 4e str.*, v. 1.
(2) *Ibid.*

tre les effets par leur cause, et non pas la cause par les effets (1). » C'est alors qu'est exaucée la prière du Psalmiste : « *Réveille-toi ! Pourquoi dors-tu, Seigneur? Réveille-toi. — Exsurge, quare obdormis, Domine? Exsurge et ne repellas in finem. Quare faciem tuam avertis? oblivisceris inopiae nostrae et tribulationis nostrae* » (Ps. XLIII, 24). « Réveille-toi, Seigneur », c'est-à-dire, remarque saint Jean de la Croix (2), « réveille-nous, parce que c'est nous qui sommes endormis... réveille-nous pour que nous reconnaissions et aimions les biens que tu ne cesses de nous offrir. »

Cette grâce est exprimée dans le psaume XXXIX : « *Exspectans, exspectavi Dominum, et intendit mihi :* En attendant, j'ai attendu le Seigneur, et il s'est incliné vers moi, il a exaucé ma prière; il m'a retiré de la fosse et de la fange où je me débattais, il a affermi mes pas, il a mis dans ma bouche un cantique nouveau. »

Dans ce « réveil puissant et glorieux » l'âme est comme aspirée par l'Esprit-Saint, qui la sature de sa bonté et de sa gloire, « et ainsi il se fait aimer d'un amour inexprimable, et qui est au-dessus de tout sentiment dans les profondeurs de Dieu (3). »

Ces grâces préparent à l'autre réveil de l'instant suprême de la mort, où l'âme, sortant de son corps, se verra immédiatement comme substance spirituelle, comme les anges se voient. Quant au réveil définitif, ce sera celui de l'instant de l'entrée dans la gloire, dans la vision immédiate de Dieu. Bienheureux les saints pour qui l'instant de la mort est précisément celui de l'entrée dans la gloire, de sorte qu'au moment où leur âme se sépare du

(1) *Vive flamme,* 4e str., v. 1.
(2) *Ibid.*
(3) *Ibid.,* 4e str., v. 6 fin.

corps, elle voit Dieu face à face et se voit en Dieu avant de se voir en elle-même. Pendant qu'autour d'eux on pleure leur départ, ils sont arrivés au terme de leur course dans la clarté de la vision qui les béatifie. Ils sont entrés, comme dit l'Évangile, dans la béatitude même de leur Maître : « *intra in gaudium Domini tui* ».

*
* *

Vive flamme

Dès ici-bas chez les parfaits le réveil divin produit dans l'âme une flamme d'amour qui est une *participation de cette vive flamme qu'est l'Esprit-Saint lui-même* : « L'âme « le sent déjà présent en elle, non seulement comme un « feu qui la consume et la transforme en suave dilection, « mais encore comme un feu qui brûle en elle et jaillit « en flamme... C'est là l'opération du Saint-Esprit dans « l'âme qu'a transformée l'amour. Ses actes intérieurs « sont des jets de flamme... C'est pourquoi *ces actes d'a-* « *mour sont d'un prix inestimable* ; car, par un seul, « l'âme mérite plus et vaut davantage que par tout ce « qu'elle a pu faire au cours d'une vie entière... de même « que la flamme vaut plus que le bois incandescent qui « la produit... Ainsi, en cet état, l'âme ne fait pas d'actes « par elle-même, c'est le Saint-Esprit qui les fait et les « provoque en elle... et à chaque fois que la flamme s'é- « lance, elle croit entrer dans la vie éternelle... elle sa- « voure quelque chose de l'éternelle béatitude. C'est là « goûter le Dieu vivant, selon la parole du Psaume LXXXIII, « 3 : *Cor meum et caro mea exsultaverunt in Deum* « *vivum* : Mon cœur et ma chair tressaillent dans le Dieu « vivant (1). »

(1) *Vive flamme,* 1re strophe, v. 1 et 2.

Cette flamme ne se communique qu'en blessant, mais cette blessure est douce, salutaire et, au lieu de donner la mort, elle *augmente la vie* (1). L'âme que l'amour blesse le plus est la plus sainte (2). Aussi saint Jean de la Croix dit-il que « *cette blessure est délicieuse* » ; et il ajoute : « cela eut lieu notamment quand le Séraphin blessa saint François (d'Assise) ».

*
* *

Les lampes de feu

Lorsque le cœur brûle ainsi d'amour pour son Dieu, l'âme contemple des lampes de feu, qui éclairent d'en haut toutes choses; ce sont les perfections divines : Sagesse, Bonté, Miséricorde, Justice, Providence, Toute-Puissance. Elles sont pour ainsi dire les couleurs de l'arc-en-ciel divin, qui s'identifient sans se détruire dans la vie intime de Dieu, dans la Déité, comme les sept couleurs de l'arc-en-ciel terrestre s'unissent dans la lumière blanche, d'où elles procèdent. « Toutes ces lampes s'unissent en une lumière, en un foyer, bien que chaque attribut garde sa lumière et son feu (3). »

Alors les puissances de l'âme se trouvent comme fondues dans les splendeurs des lampes divines (4); c'est vraiment le prélude de la vie éternelle.

« L'âme est subtilement blessée d'amour par chacune « de ces lampes, et sous l'action des flammes réunies, « plus blessée encore et plus vivante dans l'amour de la « vie divine. Elle se rend bien compte qu'il s'agit d'un

(1) *Vive flamme,* 1re str., v. 2.
(2) *Ibid.,* 2e str., v. 2.
(3) *Ibid.,* 3e strophe, v. 1 (trad. Hoornaert, 2e éd., p. 195).
(4) *Ibid.,* 3e strophe, v. 5 et 6.

« amour de vie éternelle, qui est la somme de tous les « biens, et comme l'âme sent de quelque façon la nature « de cette vie, elle voit la vérité des paroles du Cantique : « *Fortis est ut mors dilectio... lampades ejus, lampades « ignis atque flammarum :* L'amour est fort comme la « mort,... les lampes d'amour sont des lampes de feu et « de flamme (1). »

La flamme que doivent entretenir dans leur lampe les vierges sages est une participation de celle-là (Matth., XXV, 4-7).

Comme il est dit dans un très beau commentaire du Cantique des cantiques récemment paru : « L'amour di- « vin est un feu dévorant. Il pénètre l'âme jusque dans « son fond. Il la brûle, il la consume, il ne la détruit pas. « Il la transforme en lui-même. Le feu matériel, qui « pénètre le bois jusqu'à ses dernières fibres et le fer jus- « qu'à la plus cachée de ses molécules, voilà son image, « mais combien imparfaite ! Par moments, sous l'in- « fluence d'une grâce plus forte, l'âme embrasée d'a- « mour divin lance des flammes. Elles montent droit « vers Dieu. Il est leur principe comme il est leur fin, « c'est pour lui en effet que l'âme se consume. La charité « qui soulève l'âme est une participation créée, finie, « analogique, c'est vrai, de la charité incréée, mais c'est « une participation réelle, positive, formelle de cette « flamme substantielle de Jéhovah (2). »

On comprend pourquoi saint Jean de la Croix a souvent comparé l'union transformante de l'âme pénétrée par Dieu à l'union de l'air et du feu dans la flamme, qui n'est autre que de l'air enflammé. Sans doute il y a tou-

(1) *Vive Flamme,* v. 1 (p. 195).

(2) *Virgo fidelis,* Commentaire spirituel du Cantique des cantiques, suivi de « Conseils aux âmes d'oraison », par Robert de Langeac. Paris, Lethielleux, 1931, p. 279.

jours la distance infinie qui sépare le Créateur de la créature, mais Dieu par son action se rend si intime à l'âme purifiée, qu'il la transforme en quelque sorte en lui, qu'il la déifie, par l'augmentation de la grâce sanctifiante, qui est une participation réelle et formelle de sa vie intime, ou de sa nature même, de la Déité.

Alors l'amour unitif devient dans l'âme purifiée comme une marée de feu qui grandit et la remplit tout entière (1). Cet amour, peu perceptible au début, grandit de plus en plus, et l'âme éprouve une faim plus pressante de Dieu, et une soif ardente, celle dont parlait le psalmiste en disant : « *Sitivit in te anima mea, quam multipliciter tibi caro mea :* Mon âme a soif de toi, mon Dieu, tout mon être aspire vers toi » (Ps. LXII, 2) (2). C'est vraiment la béatitude de ceux qui ont *faim et soif de la Justice de Dieu.* C'est vraiment le prélude de la vie du ciel, et comme un commencement de l'éternelle vie, « *quaedam inchoatio vitae aeternae* », avait dit saint Thomas (3) ; c'est ici-bas l'épanouissement normal mais suprême de la vie de grâce, germe de la gloire, *semen gloriae.*

Combien nous sommes loin du *simili* que peut nous offrir le lyrisme d'une imagination exaltée, où ne se trouve aucune connaissance profonde de Dieu, aucune abnégation à la base, et aucune générosité d'amour. Il n'y a pas plus de ressemblance entre les deux, qu'entre la verroterie et le diamant.

*
* *

Que conclure de cette doctrine, qui peut paraître trop haute pour nous ?

(1) *Vive flamme,* 2e strophe, v. 2.
(2) *Nuit obscure,* l. II, ch. XI.
(3) IIa IIae, q. 24, a. 3, ad 2um.

Elle serait certes beaucoup trop haute, si nous n'avions pas reçu au baptême la vie de la grâce qui doit s'épanouir, en nous aussi, en vie éternelle, et si nous ne recevions pas souvent la sainte communion, qui a précisément pour effet d'augmenter cette vie de la grâce. Rappelons-nous que chacune de nos communions devrait être substantiellement plus fervente que la précédente, puisque chacune doit augmenter en nous l'amour de Dieu et nous disposer à recevoir Notre-Seigneur avec une plus grande ferveur de volonté le lendemain.

Comme il est dit dans *Vive Flamme*, 2e str., v. 5, les âmes intérieures, qui ont désiré cette union, y arriveraient si elles ne fuyaient pas les épreuves que le Seigneur leur envoie pour les purifier.

*
* *

La source d'eau vive

N'est-ce pas la même doctrine qui se trouve exprimée dans le *Dialogue* de sainte Catherine de Sienne, ch. 53 et 54, là où est expliquée la parole de Notre-Seigneur : « *Si quelqu'un a soif, qu'il vienne à moi et qu'il boive, et des fleuves d'eau vive couleront de sa poitrine.* »

« Tous, y est-il dit, vous avez été appelés, en général et en particulier, par ma Vérité, mon Fils, lorsque, dans l'angoisse du désir, il criait dans le temple : « *Qui a soif, qu'il vienne à moi et boive* »... Ainsi vous êtes invités à la source d'eau vive de la grâce. Il vous faut donc passer par lui, qui est devenu votre pont, et marcher avec persévérance, sans que ni épine, ni vents contraires, ni prospérités, ni adversités, ni autres peines que ce soit, vous puissent faire regarder en arrière. Persévérez, jusqu'à ce que vous me trouviez, Moi, qui vous donne l'eau vive; et

c'est par l'intermédiaire de ce doux Verbe d'amour, mon Fils unique, que je vous la donne...

« Seulement, la première condition, c'est d'avoir soif. Car ceux-là seuls qui ont soif sont invités : Qui a soif, est-il dit, *qu'il vienne à moi et qu'il boive.* Celui donc qui n'a pas soif ne saurait persévérer dans son voyage, la moindre fatigue l'arrête ou le moindre plaisir le distrait... La persécution l'épouvante et, dès qu'elle l'effleure, le voilà qui tourne le dos... L'intelligence doit fixer son regard sur l'amour ineffable que je vous ai montré, dans mon Fils unique. Et parce qu'alors l'homme est rempli de ma charité et de l'amour du prochain, il se trouve par là même accompagné de nombreuses et réelles vertus. C'est dans cet état que l'âme est disposée à avoir soif : *elle a soif de la vertu, soif de mon honneur, soif du salut des âmes;* toute autre soif est éteinte et morte en elle. Elle marche en sécurité,... dépouillée de l'amour-propre; elle s'est élevée au-dessus d'elle-même et des choses périssables... Elle contemple l'amour profond que je vous ai manifesté dans le Christ crucifié... Son cœur, vide des choses qui passent, se remplit de l'amour céleste qui donne accès aux eaux de la grâce. Arrivée là, l'âme passe par la porte du Christ crucifié et goûte l'eau vive, en se désaltérant en moi, qui suis l'océan de la paix. »

*
* *

S'il en est ainsi, que conclure pratiquement? Nous devons dire au Seigneur et lui redire souvent cette prière : « Seigneur, faites-moi connaître les obstacles que, d'une façon plus ou moins consciente, je mets au travail de la grâce en moi. Donnez-moi la force de les écarter, et si j'étais négligent à le faire, daignez les écarter vous-même, dussé-je en souffrir beaucoup.

« Que voulez-vous, mon Dieu, que je fasse pour vous aujourd'hui ? Faites-moi connaître ce qui en moi vous déplaît. Rappelez-moi le prix de votre sang, versé pour moi, celui de la communion sacramentelle ou spirituelle, qui nous permet pour ainsi dire de boire à la plaie de votre Cœur si bon.

« Augmentez, Seigneur, mon amour pour vous. Faites que notre conversation intérieure ne cesse pour ainsi dire pas, que je ne me sépare jamais de vous, que je reçoive tout ce que vous voulez me donner, et que je n'arrête pas la grâce, qui doit rayonner sur d'autres âmes pour les éclairer et les vivifier. »

*
* *

Pax in veritate

De la sorte, comme le dit saint Thomas, l'homme ne vit plus pour lui-même, mais pour Dieu : « *Non sibi vivit, sed Deo* » (II^a II^{ae}, q. 17, a. 6, ad 3^m). Il peut dire : « *Mihi vivere Christus est, et mori lucrum* : Le Christ est ma vie, et la mort pour moi est un gain » (Philipp., I, 21). Ce qui est ma vie, ce n'est plus l'étude, ni l'activité naturelle, c'est le Christ lui-même.

Telle est la route qui conduit à cette connaissance quasi expérimentale et presque continuelle de la sainte Trinité qui habite en nous. C'est ce qui faisait dire à sainte Catherine de Sienne à la fin de son *Dialogue*, ch. 167 :

« O Trinité éternelle ! O Déité ! O Nature divine, qui avez donné un tel prix au sang de votre Fils ! Vous, Trinité éternelle, vous êtes une mer sans fond où plus je me plonge, plus je vous trouve, et plus je vous trouve, plus je vous cherche encore. De vous, jamais on ne peut

dire : C'est assez ! L'âme qui se rassasie dans vos profondeurs vous désire sans cesse, parce qu'elle est toujours affamée de vous... Vous êtes le feu qui brûle toujours et ne s'éteint jamais, le feu qui consume en lui-même tout amour-propre de l'âme, qui fond toute glace et qui éclaire. Cette lumière est un océan où l'âme se plonge toujours plus profondément et trouve la paix. » Sainte Catherine de Sienne nous donne ici le meilleur commentaire vécu des sublimes paroles de saint Paul aux Philippiens, IV, 7 : « *Et pax Dei, quae exsuperat omnem sensum, custodiat corda vestra et intelligentias vestras in Christo Jesu* : Que la paix de Dieu, qui surpasse toute intelligence, garde vos cœurs et vos pensées dans le Christ Jésus. » C'est là le fruit de la troisième conversion, qui est vraiment le prélude de la vie du ciel.

Rome. Angelico.

fr. Réginald Garrigou-Lagrange, O. P.

Notre intimité avec le Fils de Dieu

(*Suite et fin*)

II

L'époux de notre ame

Il y a plus d'une façon d'entrer dans une famille dont on ne fait pas partie par la naissance. Après la simple adoption, l'alliance nuptiale. Celle-ci est plus courante et l'emporte à certains égards sur celle-là. L'étrangère qui est devenue l'épouse du fils de la maison et « la chair de sa chair », suivant l'expression biblique, prend place de plein droit auprès du père qui la regarde désormais comme sa fille. Fille de Dieu, notre âme l'est donc à ce double titre puisque le Verbe l'appelle son épouse en même temps que sa sœur : « Tu m'as ravi le cœur, ma sœur, mon épouse ! (1) » Savourons ces deux mots qui expriment, l'un, l'ardeur de son amour, l'autre, la pureté de son affection, et tous deux à la fois, la solidité de son attachement pour nous.

Ainsi Notre-Seigneur a choisi dans le langage humain tous les termes qui peuvent représenter les liens les plus forts et les alliances les plus intimes, afin d'arriver, par le moyen de toutes ces comparaisons convergentes, à nous

(1) Cant., III, 9.

donner comme l'intuition de l'union, supérieure à toutes, qu'il contracte avec notre âme. Empruntons donc à chacun de ces mots le trait de vérité qu'il nous apporte, en attendant que nous puissions nous élever par la grâce de Dieu jusqu'au sentiment de la faveur incomparable et vraiment unique qui nous est faite. Nous avons médité sur le nom de frère que le Fils de Dieu se donne par rapport à nous. Maintenant considérons-le comme notre époux, puisqu'il nous y invite.

La sainte Écriture est remplie de ces déclarations divines adressées à la pauvre humanité. D'ordinaire c'est toute l'Église qui reçoit ce nom d'épouse, mais chaque âme, dans la mesure où elle fait partie de cette société spirituelle, a droit pour son propre compte à ce titre émouvant, et le Verbe aime chacune de tout son amour comme si elle était seule au monde pour occuper son cœur : « *Una est columba mea* (1). »

Tout naturellement les citations du Cantique des cantiques se présentent à nous. Ce livre de l'Ancien Testament ne représente-t-il pas sous une poétique allégorie les noces spirituelles du Christ avec la société des âmes? Les prophètes annonçaient la même faveur : « En ce jour-là, dit le Seigneur, tu m'appelleras « mon époux »,... je t'épouserai pour toujours... je t'épouserai dans la grâce et la tendresse... je t'épouserai dans la fidélité (2). »

Ces promesses se sont réalisées, nous dit l'Évangile (3). Le Christ est l'Époux dont la présence réjouit l'humanité. Jean-Baptiste est l'ami de l'Époux, celui qui lui conduit sa fiancée. Les apôtres ont un rôle semblable : « J'ai conçu pour vous une divine jalousie, écrit saint

(1) Cant., VI, 7-8.
(2) Os., II, 16, 19-20.
(3) Matth., IX, 15; Joan., III, 29.

Paul aux Corinthiens, car je vous ai fiancés à un époux unique pour vous présenter au Christ comme une vierge intacte (1). »

Lorsque saint Paul veut prêcher aux époux leurs devoirs mutuels, il ne voit rien de mieux que de leur rappeler ce modèle divin : « Le mari est chef de sa femme, comme le Seigneur est chef de l'Église... De même que l'Église est soumise au Christ, les femmes doivent l'être à leurs maris en toutes choses. Vous, maris, aimez vos femmes comme le Christ a aimé l'Église et s'est livré lui-même pour elle, afin de la sanctifier en la purifiant dans l'eau baptismale avec la parole sacramentelle pour la faire paraître devant lui, cette Église, glorieuse, sans tache, sans ride, ni rien de pareil, mais sainte et immaculée. C'est ainsi que les maris aussi doivent aimer leurs femmes, comme leur propre corps. Celui qui aime sa femme, c'est lui-même qu'il aime. Personne en effet n'a jamais haï sa propre chair, mais il la nourrit et l'entoure de soins, comme le Christ aussi fait pour l'Église ; car nous sommes membres de son corps... Ce mystère est grand, je veux dire en ce qui concerne le Christ et l'Église (2). »

Loin donc que l'alliance entre Jésus et les âmes soit inférieure à celle du mari et de l'épouse, au contraire elle est pour eux un idéal qu'ils doivent poursuivre toujours sans espoir d'arriver jamais à le réaliser parfaitement. « L'homme quittera son père et sa mère pour s'attacher à sa femme, et ils seront deux dans une seule chair. » Telles sont, dans leur réalisme, les antiques paroles écrites à la première page de la Bible et que saint Paul rappelle ici même. Mais combien plus étroite encore l'al-

(1) II Cor., XI, 2.
(2) Eph., V, 23-32.

liance entre l'âme et le Seigneur ! C'est jusqu'à l'esprit même que va l'union cette fois : « Celui qui adhère au Seigneur ne fait avec lui qu'un seul esprit (1). »

Sans doute une telle union ne sera consommée que dans le ciel. Saint Jean dans sa grande vision de Pathmos a contemplé cette solennité nuptiale en son achèvement. L'Épouse merveilleusement parée répondra à l'appel de l'Époux et s'établira près de lui pour jamais (2). Tout leur sera commun pour l'éternité : l'héritage, la demeure, la table, bref toutes les joies que ces mots trop matériels, et les autres que l'on pourrait facilement ajouter, symbolisent bien imparfaitement. Aux âmes parfaites Dieu donne dès ici-bas un avant-goût de cette plénitude de joie. Au sommet de la vie mystique elles arrivent à un état que l'on nomme précisément le mariage spirituel. Alors elles jouissent quasi constamment de leur union avec le divin objet de leur amour, elles éprouvent habituellement l'impulsion de la grâce qui les prévient et les conduit dans toute leur vie. Et la conscience de cette union d'amour, de cette participation à la vie de Dieu, est devenue d'une telle stabilité qu'elles se trouvent comme confirmées en grâces et assurées de leur bonheur éternel.

L'union transformante s'accomplit « entre les deux natures divine et humaine », dit saint Jean de la Croix (3). Elle s'accompagne, d'après sainte Thérèse, de la vision des trois personnes divines. Mais pour la plupart des mystiques le mariage spirituel apparaît comme contracté spécialement avec la personne du Verbe (4). Comment

(1) I Cor., VI, 16-17.

(2) Apoc., XXI, 2 ; XXII, 17.

(3) Saint Jean de la Croix, *Cantique Spirituel*, str. 27. (édition de Dom Chevallier, p. 237).

(4) Il est beaucoup plus rare que ce soit avec le Saint-Esprit. Cf. Poulain, *Les grâces d'oraison*, ch. XIX, n° 18.

s'en étonner quand on songe que ces épousailles mystérieuses ne sont qu'une extension de la faveur dont fut gratifiée l'humanité que le Verbe s'est unie ?

Oui, il a épousé une nature humaine, qui est tellement sienne qu'elle n'a même pas de personnalité en dehors de lui. D'une telle « grâce d'union » découle en toutes les puissances de cette nature une grâce sanctifiante qui la pare de tous les joyaux surnaturels qui font d'elle la digne épouse du Fils de Dieu.

Mais « après elle, des jeunes filles, ses compagnes sont amenées. On les introduit au milieu des réjouissances et de l'allégresse; elles entrent dans le palais du roi ». Ainsi chante le psaume qui célèbre ce divin mariage (1). C'est-à-dire que les âmes chrétiennes participent à la grâce même faite à l'humanité du Christ. Là où il est, là où est entrée avec lui son humanité le jour de son Ascension, il veut que soient aussi toutes les âmes humaines qui lui ont été données. Dès maintenant en espérance, et dans une sorte d'avant-goût parfois, elles entrent déjà avec lui.

« La sacrée personne du Verbe divin me donnera soudain à entendre qu'il était vraiment l'Époux de l'âme fidèle, écrit la Vénérable Marie de l'Incarnation. J'entendais cette vérité avec certitude, et la signification qui m'en était donnée m'était une préparation prochaine de la voir effectuée en moi. En ce moment, cette suradorable Personne s'empara de mon âme, et, l'embrassant avec un amour inexprimable, l'unit à soi et la prit pour son épouse. Lorsque je dis qu'il l'embrassa, ce ne fut pas à la façon des embrassements humains. Il n'y a rien de ce qui peut tomber sous les sens qui approche de cette divine opération, mais il me faut exprimer à notre façon terrestre, puisque nous sommes composées de la matière.

(1) Ps. XLIV (vulg. XLV).

Ce fut par des touches divines et par des pénétrations de lui en moi et d'une façon admirable de retours réciproques de moi en lui, de sorte que n'étant plus moi je demeurais lui par intimité d'amour et d'union, de manière qu'étant perdue à moi-même, je ne me voyais plus, étant devenue lui par participation... Les puissances de mon âme, étant englouties et absorbées et réduites à l'unité de l'esprit, étaient toutes dans le Verbe, qui y tenait lieu d'Époux, donnant la privauté et la faculté à l'âme de tenir le rang d'Épouse (1)... Je n'ai jamais expérimenté une plus grande grâce et je ne pense pas en pouvoir recevoir une plus grande en cette vie... Je n'y saurais penser sans une nouvelle émotion, et le sentiment en est toujours demeuré dans mon âme. Ce mot *Verbe éternel* m'est une nourriture qui me remplit sans cesse, et un parfum dont mon âme est continuellement embaumée (2). »

A-t-on remarqué une parole que la vénérable Ursuline nous a dite en commençant? « Le Verbe me donna soudain à entendre qu'il était vraiment l'Époux de l'âme fidèle. » En effet cette union, qui sera consommée au ciel dans une béatitude dont les mystiques reçoivent ici-bas un avant-goût, est commencée pour toutes les âmes en état de grâce (3). Entre elles et le Verbe l'alliance est contractée déjà. Chacune peut dire comme sainte Agnès :

(1) Marie de l'Incarnation, *Écrits spirituels*, éd. Dom Jamet, t. II, pp. 252-254.

(2) *Ibid.*, t. I, pp. 207-208.

(3) Les vierges consacrées à Dieu méritent plus spécialement le nom d'épouses du Christ, à cause de ce vœu qu'elles font, par amour pour lui, de ne pas accepter d'époux terrestre. Mais c'est l'état de grâce qui donne d'abord un droit véritable à ce titre, et d'autant plus que l'âme est plus avancée dans l'amour divin, quelle que soit par ailleurs sa condition de vie sur la terre.

« Il m'a engagée par son anneau : *annulo suo subarrhavit me* (1). »

De même que l'époux choisit librement sa fiancée, la recherche avec amour, lui fait des prévenances, le Verbe a multiplié les démarches pour obtenir notre âme. Il nous a élus de toute éternité, il est descendu du ciel sur la terre pour nous chercher, il a entrepris pour nous le pénible voyage qui va de la crèche au Calvaire.

Le fiancé d'ordinaire a trouvé en sa fiancée des grâces qui l'ont charmé. Les grâces qui dans notre âme attirent les regards du Fils de Dieu ne sont que les dons de sa bonté. Et ces dons n'ont pas été sans peine pour lui. Ils lui ont coûté la vie : « Le Christ a aimé l'Église et s'est livré lui-même pour elle, afin de la sanctifier. »

Chez les Juifs comme chez les Grecs et les Romains, les cérémonies du mariage s'ouvraient par le bain de la fiancée. Saint Paul y fait allusion dans le texte que nous commentons. Afin que la fiancée du Christ apparaisse sans tache devant son Époux divin, celui-ci a institué le baptême qui reçoit du sang de sa Passion la propriété de la purifier et de l'embellir.

« C'est à l'homme de nourrir sa femme et de l'entourer de soins comme fait le Christ pour l'Église. » Mais quel époux a pour son épouse les attentions que le Verbe a pour l'âme ? Il va même jusqu'à la nourrir de sa propre substance dans le sacrement de l'Eucharistie qu'il lui sert chaque jour à la table sainte.

Jamais l'Époux divin n'abandonne son épouse, à moins que celle-ci ne l'y force absolument. C'est elle qui trop souvent se retire loin de lui. Mais toujours prêt à pardonner, partant même à la recherche de l'infidèle, comme le bon Pasteur après la brebis perdue, le Fils de Dieu

(1) Office de sainte Agnès.

l'appelle, la poursuit, lui tend les bras. On peut lire dans Jérémie (1) les tendres invitations qu'il adresse à Israël et à Juda,ses épouses coupables : « Revenez, leur dit-il, convertissez-vous à moi le guide de votre virginité. Je suis la sainteté divine, je suis votre rédempteur. Je puis donc vous rendre la pureté que vous avez perdue. »

Je reviens, mon Maître, je suis revenue, sauvegardez désormais ma fidélité. Ne permettez plus que la séduction des créatures me fasse oublier les charmes incomparables de votre personne. Toutes ces joies qui me tentent ne sont que les épines et les crachats qui ont meurtri et souillé votre visage. Puissé-je à l'heure des tentations me représenter désormais vos regards douloureux et suppliants! Avec sainte Agnès mon âme répondra au tentateur : J'aime le Christ!... Je suis fiancée à celui que servent les anges, à celui dont la beauté resplendit au-dessus des astres. A lui je garde ma foi, à lui je me suis donnée tout entière (2). Plutôt la mort que de le trahir !

« Désormais tu prendras soin de mon honneur, disait Notre-Seigneur à sainte Thérèse. Tu ne verras pas seulement en moi ton créateur, ton roi, ton Dieu, mais encore tu te considéreras comme ma véritable épouse. Dès ce moment mon honneur est le tien, et ton honneur est le mien (3). »

C'est par sa fécondité surtout que l'épouse glorifie son époux. Loin de nous toute pensée terrestre, toute imagination grossière. Le mariage spirituel dont nous parlons ici porte ses fruits dans les œuvres méritoires. Elles sont conçues par l'opération de la grâce divine. Mais, pour notre âme aussi, l'enfantement ne va pas sans douleur.

(1) Jérém., III.
(2) Office de sainte Agnès.
(3) Sainte Thérèse, Additions à sa *Vie* par elle-même, trad. Bouix, pp. 592-593.

L'épouse du Verbe doit peiner beaucoup pour arriver à présenter à son Époux les beaux fruits qu'il attend d'elle. Par contre, si la mère oublie vite sa douleur à la pensée qu'un homme est venu au monde, plus douces encore, plus durables sont les consolations qui suivent l'accomplissement des œuvres surnaturelles. Elles sont les prémices de la grande joie éternelle que l'âme partagera avec le Verbe divin.

Enfin le jour arrive. Un cri s'est fait entendre à l'improviste : Voici l'Époux ! La vierge sage est prête à le recevoir. Se jetant dans les bras divins, elle dit comme sainte Agnès : « Je vois donc l'objet de mes désirs, voici que je tiens l'objet de mes espérances. A celui-là je suis unie dans le ciel à qui sur la terre je me suis toute donnée par amour (1). »

III

Le chef dont nous sommes membres

La parenté entre frères, le mariage lui-même n'est, au dire de saint Paul, qu'une imitation imparfaite de l'union qui se réalise entre le Verbe incarné et les âmes qui forment son Église. C'est à une sorte d'identification dans une seule et même personne mystique qu'il faut penser pour se faire une idée plus approchante du mystère qui nous relie au Fils de Dieu dans la communauté d'une même vie.

On sait combien le Verbe est uni au Père. N'ont-ils pas ensemble une seule et même nature? *Ego et Pater unum sumus* (2). Eh bien, cet homme, qu'on appela Jésus à sa

(1) Office de sainte Agnès.
(2) Joan., x, 30.

naissance et dont la vie domine l'histoire du genre humain, est encore plus uni au Verbe que celui-ci ne l'est au Père, dit saint Augustin (1). Car il ne subsiste pas dans une autre personne que celle du Verbe. Dans la nature qu'il reçoit de son Père et dans la nature humaine qu'il vient d'assumer, il est la même et unique personne. Ce qui met de la différence entre lui et son Père, et fait qu'ils sont deux vraiment malgré toute leur unité, n'établit aucune distinction ici.

Or, avec ce Jésus nous ne faisons aussi qu'une seule personne : « Vous tous qui avez été baptisés dans le Christ, dit saint Paul, vous avez revêtu le Christ. Il n'y a plus désormais de Juif ni de Grec. Il n'y a plus d'esclave ni d'homme libre. Il n'y a plus d'homme ni de femme. Vous êtes tous un dans le Christ Jésus (2). » Un, c'est-à-dire, suivant le texte original, non pas une seule chose, mais une seule personne.

Certes, en avançant une telle affirmation, notre langage n'a plus autant de rigueur que tout à l'heure. Nous n'avons pas avec le Christ une seule et même personnalité, comme la nature humaine et la nature divine qui subsistent ensemble dans l'unique personne du Verbe.

Néanmoins, il ne faudrait pas croire qu'il ne s'agit ici que d'une personne morale, pareille à celle que composent une famille, une corporation, une société.

Usons d'un autre mot, capable d'évoquer un sens intermédiaire. Disons qu'avec Jésus nous ne formons qu'une seule personne mystique. Mystique ne s'oppose pas à réel. Il y a d'autres réalités que ce que l'on peut voir et palper. Un double lien nous attache à Jésus dans

(1) « Homo potius in Filio quam Filius in Patre » (*De Trinitate*, l. I, cap. x).

(2) Gal., III, 26-28.

une unité dont on ne trouve ailleurs nul exemple : le caractère sacramentel et la grâce sanctifiante.

Le caractère que nous recevons au baptême et qui achève de s'épanouir dans le sacerdoce est en nous une dérivation de l'union hypostatique. Celle-ci, comme chacun sait, consacre substantiellement l'humanité de Notre-Seigneur Jésus-Christ, donne à tous ses actes une valeur transcendante, absolue, divine, car ce sont les actes d'un homme-Dieu. L'hommage qu'ils rendent à Dieu au nom de notre humanité est digne de sa divinité. Or le caractère est sur notre âme comme le sceau de cet homme-Dieu prenant possession de nous, la marque authentique de notre appartenance au Christ, d'où résulte le pouvoir de prendre part à son culte. Le simple chrétien a le droit d'être offert avec le Christ à la messe. Le prêtre va plus loin : il fait l'offrande activement au nom du Christ dont il joue le rôle, comme s'il ne formait avec lui qu'une seule personne : « Ceci est mon corps », dit-il.

Mais il était nécessaire que l'humanité du Christ, unie à Dieu de si près, en reçût la grâce sanctifiante. Le fait d'appartenir à une personne divine n'empêche pas qu'elle reste humaine quant à sa nature. Elle est associée réellement et indissolublement au Verbe que le Père engendre et de qui, d'accord avec le Père, procède le Saint-Esprit. Mais de cela elle n'aurait même pas conscience, sans le don de la grâce sanctifiante. Si elle le sait et y participe, c'est par la lumière de gloire qui lui donne la vision béatifique et par la vertu de charité qui lui permet d'aimer Dieu comme il s'aime. Et de tels résultats émanent de la grâce sanctifiante qui lui fut donnée précisément afin qu'elle prît part vitalement, par les facultés de cette nature humaine elle-même, aux opérations de la vie intime de Dieu (1). Non seulement le Verbe s'est fait

(1) III[a], qu. 7, a. 1, ad 2 ; qu. 9, a. 1, ad 1, ad 3.

chair, mais nous l'avons vu plein de grâce, dit saint Jean.

Pareillement il faut que nous soyons dignes, par une sainteté réelle, des fonctions dont le caractère nous établit titulaires. Le caractère appelle, exige en nous la grâce. Sans la grâce, le chrétien serait — et il est souvent, hélas ! — une sorte de monstre. Aussi, dès lors que nous n'y mettons pas d'obstacle, la grâce s'écoule en nous, la grâce nous envahit, en correspondance avec le caractère que nous avons reçu. Par le caractère nous sommes chrétiens, nous faisons visiblement figures de Christ; par la grâce nous lui sommes intimement conformes, nous vivons de sa vie même. La même grâce a coulé en son âme, du fait de l'union hypostatique qui l'établissait à la source même de toute grâce, et nous sanctifie à notre tour en s'écoulant en nous.

Pour mieux comprendre de quoi il s'agit, prenons un point de départ qui soit bien tangible. Notre nature humaine est en nous la même qui fut aussi dans l'un ou l'autre de nos aïeux. Reconnaissons pour le moins qu'il en est ainsi de la grâce qui nous vient du Christ. Mais ce n'est pas assez dire. En réalité notre communion à la grâce de Notre-Seigneur est plus vivante et plus directe. Notre ancêtre lointain n'est aujourd'hui qu'un mort. Au contraire nous avons en Jésus-Christ un chef débordant de vie et qui nous donne part lui-même à la grâce qu'il possède en plénitude : « Nous l'avons vu plein de grâce, dit saint Jean, et de cette plénitude nous avons tous reçu, grâce après grâce. »

Entre nous et Adam, le premier ancêtre, celui qui disposa de toute la nature humaine, existe déjà une grande solidarité, une sorte d'identification dans une même personne mystique. Ainsi s'explique le péché originel. Adam a péché pour nous tous, et de ce mort nous ne recevons, à travers les générations qui se sont succédé, qu'une nature

humaine déchue. Mais Notre-Seigneur nous a mérité de recouvrer la grâce. Oui, mérité, au sens strict du mot. Certes, le mérite est personnel, nul ne peut mériter à proprement parler que pour lui-même. Mais c'est la preuve, une fois encore, que nous ne formons avec Jésus qu'une seule personne mystique, au moins autant qu'avec Adam, notre premier père. De là cette prérogative, qu'il a possédée, de mériter notre grâce.

Une autre s'y ajoute, dont on ne trouve pas le pendant chez le premier chef responsable de la race humaine : c'est que Jésus-Christ est en mesure, dans l'état où l'ont mis sa Résurrection et son Ascension, de nous dispenser lui-même cette grâce. Son humanité est entre les mains divines le libre instrument de notre sanctification. Il n'y a de grâce que pour qui adhère au Christ Jésus. Écoutons Notre-Seigneur lui-même : « Comme le sarment ne peut porter du fruit s'il ne demeure uni à la vigne, ainsi vous ne le pouvez non plus si vous ne demeurez en moi (1). »

La vérité que Jésus exprimait sous cette image, pieusement recueillie par l'évangéliste bien-aimé, saint Paul se plut à lui donner une forme un peu nouvelle, disant que Jésus est la tête d'un grand organisme mystique que forment nos âmes. Nous lui sommes incorporés comme des membres à leur chef. Jésus nous dispense sa propre vie spirituelle, comme la tête, par les ramifications multiples du système nerveux, communique la sensibilité et le mouvement à toutes les parties de l'organisme.

L'image de cette vigne immense aux ramifications innombrables et de ce grand corps mystique dont nous sommes les membres et Jésus la tête, a bien un certain inconvénient, celui de figurer quelque éloignement entre le Christ et nous. Mais Notre-Seigneur y remédiait en

(1) Joan., xv, 4.

disant : « Vous êtes en moi, et je suis en vous. Demeurez en moi, et moi en vous. Celui qui demeure en moi et en qui je demeure porte beaucoup de fruit. » Saint Paul y remédie pareillement dans l'expression que nous l'entendons ramener sans cesse au cours de ses épîtres : *in Christo Jesu*. Nous vivons, nous agissons, nous sommes dans le Christ. Ressuscité, libéré des contraintes d'une chair mortelle et devenu comme un esprit vivifiant (1), le Christ est tout en tous. « Ce n'est plus moi qui vis, c'est le Christ lui-même qui vit en moi », dit saint Paul, et chaque âme chrétienne peut en dire autant. Aussi saint Paul écrit aux Corinthiens : « Ne reconnaissez-vous pas, en vous examinant vous-mêmes, que le Christ est présent en vous? (2) » Et aux Éphésiens : « Le Christ habite par la foi dans vos cœurs (3). » Par la foi, par toute la vie de la grâce, nous participons à la vie du Christ Jésus qui se répand en nous.

Et notre vie, qui vient du Christ, tend au Christ, objet de notre foi et de notre amour, en attendant d'être celui en qui nous aurons la vision de Dieu même. « Pour moi, vivre c'est le Christ (4). » Du côté du terme comme du côté du principe il est notre tout. « Je regarde le reste comme de la balayure afin de gagner le Christ, afin d'être trouvé en lui. Ce n'est pas que j'aie déjà atteint la perfection. Non, je poursuis ma course pour tâcher de conquérir, puisque j'ai été moi-même conquis par le Christ (5). »

Mystiquement nous ne faisons donc qu'un avec Jésus,

(1) I Cor., xv, 45.
(2) II Cor., xiii, 5.
(3) Éph., iii, 14.
(4) Philip., i, 21.
(5) Philip., iii, 8–12.

nous lui sommes identifiés : « Il est tout en tous, le Christ (1). »

Toute l'activité de l'âme chrétienne est ainsi appropriée au Christ, et par là même à la seconde personne de la très sainte Trinité, depuis les premiers commencements dans une âme que le baptême marque de son caractère, jusqu'au plein épanouissement que connaissent les saints dans le ciel, quand « là où Jésus est, ils sont avec lui, voyant la gloire que le Père lui a donnée (2), participant à son héritage (3) ».

« Personne ne monte au ciel, si ce n'est celui qui est descendu du ciel, le Fils de l'homme qui est au ciel (4). » Oui, personne d'autre, c'est saint Jean qui le dit, exprimant l'affirmation de Jésus lui-même. Mais, dans celui qui remonte au ciel, il y a tous ceux qui sont si étroitement attachés à sa personne qu'avec elle ils ne font qu'un, ceux pour qui il est mort et qui sont morts avec lui, qui sont déjà ressuscités avec lui, qui ont pris séance dès maintenant avec lui à la droite du Père. On reconnaît là les affirmations répétées de saint Paul.

En même temps que le grand Apôtre nous voit désormais au ciel avec notre chef, qui nous fait là-haut une situation glorieuse, Jésus d'autre part affirme qu'il souffre encore ici-bas dans ses membres qui souffrent, il a faim et soif dans le plus humble des chrétiens qui a faim et soif, et subvenir aux besoins de ses pauvres c'est le secourir lui-même. Il apparaît à Saul sur le chemin de Damas en lui disant : « Pourquoi me persécutes-tu ?... En poursuivant ainsi les chrétiens de ta haine, ce ne sont pas

(1) Coloss., III, 11.
(2) Joan., XVII, 24.
(3) Rom., VIII, 17.
(4) Joan., III, 13.

seulement des disciples, des frères, c'est moi en personne, que tu persécutes. » Au confesseur de sainte Catherine, qui doutait de la réalité de certaines grâces qu'elle lui racontait, parce qu'il n'avait pas assez compris cette vérité de notre identification au Christ Jésus, la face de Jésus lui-même se montre à la place du visage de la sainte. « Qu'est-ce donc que je vois? s'écria-t-il, effrayé et ravi tout à la fois. — C'est Celui qui est ! »

Quand le nombre des élus sera achevé, quand tous auront réalisé leur sainte destinée, le Fils, avec tout son corps mystique au complet, sera entièrement soumis à celui qui lui a tout soumis pour que Dieu soit tout en tous (1). Alors sera obtenu ce que Jésus demandait en sa grande prière : « Qu'ils soient un, disait-il, comme vous, mon Père, vous êtes en moi et moi en vous. » Une union sacrée de tous les chrétiens ensemble à l'imitation des personnes divines si parfaitement unies. Mais cette union de tous les chrétiens doit aussi se faire en Dieu même : « Qu'ils soient un en nous », ajoute Jésus. Et pour établir cette double union, c'est lui, le Christ, qui est le grand médiateur. C'est lui en personne le chaînon qui relie les chrétiens ensemble d'une part et les relie au Père d'autre part. « Moi en eux, et toi en moi », dit-il justement (2).

Ainsi par lui, à qui nous somms identifiés en quelque sorte, « par lui, dit saint Paul, nous avons accès les uns et les autres dans un même Esprit auprès du Père (3) ». Ne faisant qu'un avec lui, nous pousserons le cri éternel : *Abba*, Père ! auquel le Père répondra, sans nous séparer de son Fils : « Voilà mon enfant bien-aimé, en qui je me complais. » « Nous sommes aimés de Dieu, remarque

(1) I Cor., xv, 28.
(2) Joan., xvii, 21-23.
(3) Eph., ii, 18.

saint Thomas, non point pour nous-mêmes, mais en celui qui par lui-même est le Bien-aimé du Père (1). »

Suivant la recommandation de l'Apôtre, vivons dans le Christ comme enracinés, fondés sur lui, recueillis en lui et dociles à toutes les impulsions de sa grâce, de telle sorte que toute notre activité procède de lui et par lui soit menée à bon terme, dans l'éternité où nous serons associés avec lui à la béatitude que se communiquent les trois personnes.

Passe-Prest.

Fr. F.-D. Joret, O. P.

(1) S. Thomae com. in Eph., 1, lect. 2 : « Nos autem a Deo diligimur, sed non propter nos ipsos, sed in eo, qui per seipsum dilectus est Patri. »

Le cœur de saint Joseph

Saint Joseph est beau à contempler dans sa vraie grandeur, tout intérieure, toute spirituelle. Deux choses dénotent en cet ordre la grandeur véritable, deux choses qui sont rares à leur plus haut degré de perfection : c'est de savoir joindre son esprit à toute vérité divine et son cœur au cœur même de Dieu. Penser comme Dieu, aimer comme Dieu. Cela s'appelle théologalement la foi. Ceci, la sainte charité.

Au mois de mars de l'an passé j'ai tâché d'esquisser ici-même la foi de saint Joseph. J'ai marqué les traits qui me paraissent en constituer l'excellence et la singularité. Cette année je voudrais dire à quel point je le trouve excellent et singulier dans sa charité.

Dans cette foi comme dans cette charité il se révèle à certains égards si proche de nous et si pareil à nous que nous trouvons qu'il nous ressemble comme un frère et que nous croyons pouvoir le copier. Mais à certains autres égards il apparaît si différent et si dépassant que notre dévotion nous porte à nous blottir tout petits contre lui comme à l'ombre d'une splendeur qui ne se reproduira jamais plus. Et notez que ces deux impressions sont également fondées : la spiritualité si haute de cet homme, qui fut si chrétien avant la lettre, sans doute nous de-

meure inaccessible; mais non pas inimitable, car elle est de même trempe et de même espèce que la nôtre. Son cas est singulier, mais il reste le prototype du nôtre.

Saint Joseph, il me semble que je peux le définir : Un grand cœur qui a connu un grand amour et a vécu de cet amour.

Dieu seul a pu lui donner l'un et l'autre, car seul il crée les grands cœurs et forme les grands amours.

Mais Joseph s'est prêté merveilleusement à l'un comme à l'autre, et ce n'est pas rien que de porter en soi le poids et de sentir le battement d'un grand cœur, et ce n'est pas rien non plus que d'être consumé et transporté d'un grand amour. On connaît assez le solennel aveu :

> Seigneur, vous m'avez fait puissant et solitaire
> Et vous m'avez sevré des plaisirs de la terre.

Joseph a eu le mérite de laisser Dieu lui pétrir et lui façonner le cœur, et le mérite d'accueillir toujours magnifiquement le bel amour qu'y voulait imprimer ce même Dieu.

Nous disons de la très sainte Vierge qu'elle est « mère du bel amour ». De son saint époux nous pouvons dire qu'il est un véritable prince du bel amour. Les grands cœurs ne s'improvisent pas, ni non plus les grands amours. Il y faut de lentes préparations, une grâce toute divine, toute la plasticité humaine. Surtout quand il s'agit comme ici d'un cas inouï de charité. Car il ne se sera jamais rien vu de tel en l'ordre de l'amour.

Le plus noble cœur d'homme, le mieux fait pour recevoir et pour rendre les plus divines tendresses, tel est saint Joseph.

Son divin amour ne lui est advenu que parce qu'il s'en

était montré digne et qu'il s'y était constamment disposé par la délicatesse et par l'élévation des sentiments de son cœur. On a généralement dans la vie l'amour que l'on mérite. Parce qu'il s'était toujours beaucoup gardé, beaucoup sanctifié, le cœur de Joseph était prédestiné aux plus parfaites dilections. C'est pourquoi, lorsque celles-ci lui survinrent, il s'y donna tout entier, il s'y consacra, il s'y consomma. Et l'on eut dans sa façon d'aimer la mesure même de sa capacité d'aimer.

En revanche, ces hautes et saintes dilections ennoblirent encore davantage et embellirent un cœur si bien préparé à les recevoir. Le grand amour a véritablement transformé ce grand cœur et se l'est approprié tout à fait. Il est devenu l'unique amour. Joseph n'en a plus connu d'autre. Mais dans cet unique amour il a trouvé non point un amoindrissement, mais un agrandissement de son cœur. De même qu'il y a rencontré aussi non pas l'effacement, mais l'inspiration et l'épanouissement de toutes les affections qu'un grand cœur peut porter en soi.

En somme, si l'on veut se rendre compte comment saint Joseph a su aimer, il faut considérer tour à tour de quelle manière son cœur s'est préparé au plus divin amour qui se pût offrir à lui, et de quelle manière cet amour est venu prendre forme dans le cœur de cet homme, le grandir et le parfaire encore, et en transformer du même coup tous les amours.

***

Le cœur de saint Joseph se prépare au grand amour.

Je cherche à me définir quelle est la qualité de ce cœur et quelle en est la faculté d'aimer. Mais qui saura discerner des choses aussi intimes? Ce sont là de profonds secrets qu'on peut à peine analyser en soi-même; comment

pourrait-on les découvrir et les analyser chez un autre? Sans doute. Mais il faut réfléchir que cet autre ici est au principe de notre vie spirituelle. Il est de ces grands êtres en qui s'est pour ainsi dire incarné au contact immédiat du Sauveur notre salut à tous. A cause de cela il a dû, comme la Vierge, comme le Christ, laisser percer pour notre vie à nous quelque chose du secret de la sienne.

De plus, une autre lumière nous guide en cette recherche. Si saint Joseph a dû aimer et a su aimer comme il a fait Jésus et Marie, c'est qu'il était apte à le faire. Nous en sommes sûrs, quand même on ne nous le dirait pas. Alors, si nous voulons connaître le cœur de Joseph, il nous suffit de déterminer quelle sorte d'homme pouvait être digne d'aimer cette Vierge et de chérir cet Enfant.

Et nous pouvons par là deviner quels dons de nature et de grâce ont concouru à former le cœur de saint Joseph.

Cœur de jeune homme, mais de jeune Israélite. Il a donc de la race, du raffinement, de la culture, en particulier dans le sentiment religieux et pour tout ce qui touche à la cause de Dieu en ce monde.

De saintes traditions, séculaires et vénérables, l'ont précédé, et préformé pour ainsi dire. Elles l'enveloppent, le réchauffent, le pénètrent, l'inspirent, l'enthousiasment même. L'approche de temps nouveaux, le pressentiment de l'ère messianique, l'atmosphère haletante et recueillie que respirent les meilleures âmes en Israël, rendent ce jeune Juif encore plus sensible, plus ouvert, plus vibrant. Joseph a reçu des siens, de ses parents, de ses maîtres, de ce qui a composé d'âge en âge et compose encore de son temps l'élite d'un peuple élu, une extrême sensibilité, une espèce de religieuse finesse en amour. Ce jeune cœur en Israël à ce moment-là, on peut se le représenter comme étant d'une essence très spéciale et très pure.

Joseph est dans nos Écritures authentiquement qualifié juste. Mais ce titre, à cette époque et dans ce milieu-là, est quelque chose de bien défini : il peint son homme, il trace un caractère. C'est le véritable Israélite en qui il n'y a pas d'artifice, en qui tout est droiture et sincérité. C'est le Juif à l'âme délicate et profonde, né moins de la chair que de l'esprit, à cause de cela très spiritualisé, tout disposé d'ailleurs à renaître de plus haut encore, et tout proche de l'heure où les vrais adorateurs adoreront le Père en esprit et en vérité.

Joseph est en outre de la maison de David. Il semble bien qu'il en ait vivement conscience ; et il est certain que ce n'est pas pour en tirer quelque vaine gloire. Ce souvenir cultivé en lui ajoute à sa dignité native. Cette noblesse l'oblige. Elle éloigne de lui toute médiocrité et l'entretient dans la magnanimité. Elle est transparente à travers la simplicité de la vie. Sous ses dehors d'artisan ce jeune homme a des airs de roi. Lui qui ne saura jamais que se soumettre et s'effacer, vous ne le verriez pas moins bien fait pour régner. Fils du peuple, il en pourrait être le père.

Il a des manières douces et affables. Il est de relation agréable et serviable. Sa conversation discrète et mesurée est toujours empreinte d'intelligence et de bonté. Un tact parfait règle tous ses actes. On le trouverait sans doute un peu distant à force même de perfection, si son admirable humilité, une totale absence de prétention, la plus touchante ingénuité, ne tempéraient visiblement ce qu'il y a en lui de si grand. On ne peut guère imaginer quelqu'un de plus gracieux ni de plus aimable qu'il n'est, ni qui soit plus donnant, de sa personne, de sa bonne humeur et de ses biens. Il est prévenant et délicieux avec tous. Il écoute avec respect disserter les vieillards et avec une charmante condescendance babiller les enfants. Il est pitoyable aux malheureux.

Nul doute que, sous l'action du Dieu intérieur qui l'habite et l'anime, ce brave cœur ne s'élève à la plus haute conception de l'amour.

Il se persuade que c'est une rare et divine chose que l'amitié, le signe certain d'une grande âme. Il se persuade aussi que Dieu lui-même est amour, et que celui qui demeure dans la dilection demeure en Dieu.

Dans cette persuasion aimer devient pour lui une chose sainte. Non la recherche de soi, mais l'oubli de soi. Non le besoin de jouir quand ce n'est pas celui de dominer, mais le penchant à servir et à se dévouer. Il ne s'agit pas de subtils retours ni d'égoïstes repliements sur soi, mais d'une généreuse oblation et d'un complet et désintéressé don de soi. Être aimé, oui, aimer d'être aimé, car la réciprocité est essentielle à l'amitié; mais tout juste ce qu'il faut pour pouvoir aimer et pour pouvoir se donner : aimer d'aimer bien plus que s'inquiéter d'être aimé. Voilà à quoi aspire ce jeune et séduisant Israélite qu'est Joseph fils de David.

Le grand commandement qui domine toute l'histoire et la vie d'Israël flambe en lui comme du feu. Ah! certes oui, il aime Dieu de tout son esprit, de tout son cœur, de toute son âme, de toutes ses forces. Il ne conçoit même pas qu'on ne puisse pas l'aimer de la sorte. Son enfance, son adolescence, sa jeunesse, n'ont été qu'un pur élan vers Dieu. Il aime Dieu précisément comme tous ses ancêtres l'ont aimé. Pour Joseph, ce Dieu n'a jamais été une abstraction ni quelqu'un de lointain, mais le Seigneur tout proche dont l'invisible majesté l'enchante et l'attendrit, le Dieu vivant et vrai, Père de tous ses pères, Providence bénie de tous les siens. Il le sent si présent, si réel, si ami, si aimable, que tout son être s'émeut à ce contact intime. Joseph pleure de tendresse pour son Dieu

lorsqu'il médite en les rajeunissant et en les dépassant les grandes effusions lyriques de ses anciens.

Il n'a pas de peine non plus, si jeune qu'il soit, à comprendre et à aimer en Dieu tout le prochain. Il aime autrui comme si c'était encore aimer Dieu. S'il a pour son Seigneur une amitié si vive qu'on la dirait humaine, on lui voit pour tous les siens une amitié comme qui dirait divine. On lui reconnaît une étrange facilité à surélever et à surnaturaliser tous les mouvements de son cœur. Il est foncièrement spirituel et religieux en amour. Il éprouve les sentiments les plus délicats pour ceux que Dieu veut bien lui donner à aimer. Il les accueille et les reçoit en lui comme de la main de Dieu. Il les aime sous le regard et sous l'approbation de Dieu.

Une lumière divine éclaire à ses yeux toutes les amabilités, transforme tous les attraits. Il n'y a de beauté pour lui que dans le rayonnement des annonces et des possibilités messianiques. Ses jeunes parentes lui plaisent selon qu'elles préfigurent la Vierge qui sera choisie pour enfanter l'Emmanuel, et les jeunes gens de son temps lui sont facilement l'image même de ce Messie qui doit surgir en Israël. Ce qu'il découvre, en grandissant, de misères et de vilenies dans le monde, provoque en lui les sentiments tout nouveaux d'une divine miséricorde dont il ne peut se déprendre.

Ajoutons à tous ces traits celui-ci qui achève de qualifier le cœur de saint Joseph. C'est un trait qui ne trompe pas et qui est la marque des grands cœurs. Joseph a su garder son cœur et s'est montré extrêmement réservé en amour.

Sans doute craignait-il, en en aimant d'autres, de ne plus autant, de ne plus assez aimer son Dieu. Sans doute

craignait-il de ne plus assez les aimer eux-mêmes en Dieu et selon Dieu.

Toujours est-il que nous sommes dans l'admiration d'une si scrupuleuse conformité aux indications divines, d'un si héroïque esprit d'attente et de détachement, d'un tel trésor de douceur silencieuse et de renoncement sans amertume. A deux reprises Joseph portera cette marque révélatrice, après que cependant le grand amour sera entré dans sa vie : au début, quand il est prêt à s'enfoncer dans une solitude où il eût à jamais disparu, pour s'effacer devant le miracle de la Vierge Marie ; à la fin, quand il s'en va si tranquillement dans son éternité, pour laisser le champ libre au miracle du Christ Jésus.

*
* *

Voyons maintenant quel grand amour est venu remplir et transformer ce cœur si apte à le recevoir.

Quelle chose véritablement singulière, quelle étrange chose! peut-on dire. Sous les espèces des amitiés les plus humaines, élevées il est vrai à un plus haut degré de perfection spirituelle que n'avaient jamais atteint les plus délicats en humanité, voici que vient s'offrir à saint Joseph une amitié divine au-delà de tout ce qui s'est vu jusque-là, au-delà même de tout ce qui se peut concevoir.

Tout l'ordre de la charité va en être, pour lui, changé et bouleversé. Au moment où un pareil mystère commence à se présenter à lui et à prendre possession de lui, il n'est pas étonnant qu'il se sente dans l'incertitude et dans l'angoisse. Ce qui lui arrive n'est pas moins bouleversant en effet pour son cœur que pour son esprit.

Au gré de notre cœur de chair Dieu n'est jamais assez nôtre : nous le voudrions toujours plus incarné, plus sensible et plus proche, afin de pouvoir le chérir comme ce

que nous avons de plus cher. Et au contraire, pour aimer plus divinement notre prochain, pour l'aimer d'un sentiment qui fût plus pur et méritât d'être éternel, souvent nous voudrions qu'il nous fût moins sensible et moins proche : nous le voudrions plus divin. Voilà quelle est la situation, quel est, pour ainsi parler, le paradoxe de nos grands amours.

Pour saint Joseph la situation est renversée et le paradoxe à rebours. Il va avoir à aimer un Dieu quasi trop humain et un prochain qui peut lui sembler trop divin. Il inaugure, en la portant du premier coup à son comble, toute la dilection qui se perpétuera dans le christianisme. Une Femme, un Enfant. L'Enfant est Dieu, et la Vierge Marie en est vraiment la Mère. La plénitude de la divinité est concentrée corporellement dans ce mystère, et toute l'humanité s'y trouve englobée. Toute la raison d'être de Joseph est de veiller sur ce mystère et de se passionner pour lui.

Tout lui vient par cette jeune fille qui est de la même famille que lui, qui pense comme lui sur toutes choses, qui vit comme lui de l'espérance messianique, et qui manifestement aime Dieu avec encore plus d'ardente candeur qu'il ne fait lui-même. Tant d'affinités les rapprochent qu'ils se sont promis et fiancés l'un à l'autre.

Elle cherche en lui l'appui temporel et spirituel dont elle a besoin. Car elle se sent toute petite fille dans la vie, et la richesse même de son cœur, la grandeur des desseins qui s'y forment, la ferveur qui le brûle, lui font presque peur et lui font souhaiter de rencontrer quelqu'un qui la comprenne, qui la protège et la guide. Une inspiration plus forte que tout la porte à rester vierge. Il lui faut donc quelqu'un qui l'aime comme un frère, quelqu'un qui n'ait envers elle que l'affection qu'on a

pour une sœur ou les tendresses d'un père pour sa fille. Il lui apparaît que Joseph est la rencontre providentielle.

Lui cherche en elle quelque chose de la présence et de la beauté du Dieu dont elle est visiblement pénétrée. Dans les sentiments qu'elle lui accorde comme dans ceux qui le portent vers elle, il ne sent rien que Dieu n'inspire. Cet amour ne le détourne pas un instant du grand amour, mais l'y pousse au contraire absolument. Cette très sainte Vierge, qui lui vient comme telle et qui lui est donnée comme telle, ne peut être reçue et aimée qu'en Dieu. Le reste serait un non-sens et ne saurait même effleurer l'esprit. Joseph se rend très bien compte qu'en aimant Marie il ne peut faire autrement que d'aimer Dieu. Mais il ne se doutait pas que ce dût être à ce point.

Alors qu'il était si sûr qu'elle viendrait seule au foyer qu'il lui fait, voici qu'elle lui arrive avec un enfant.

Il ne sait rien. Elle ne dit rien. Évidemment il y a ici quelque mystère. Celle même qui en est l'objet se montre plus que jamais rayonnante de virginité. Elle respire plus que jamais la présence et la beauté de Dieu. Il y a quelque chose de sacré en sa personne. Son silence même est religieux et comme chargé de divin : on s'en voudrait d'en enfreindre le secret.

Joseph n'en peut douter : il est en face d'un mystère où il y a Dieu. Il est trop près de Dieu, il faut qu'il se retire. La douce Vierge à laquelle il pensait unir sa vie ne cessera certes pas de lui être chère, mais c'était trop d'audace de penser qu'elle dût être à lui : il faut que Joseph renonce à son propre cœur et répudie son grand amour.

Et comme d'autre part il ne veut pas exposer Marie au décri public, il ne voit pas d'autre issue à son angoissante situation que de disparaître sans rien dire, laissant les

événements suivre leur cours et Dieu les diriger selon son bon plaisir.

C'est comme il était dans ces pensées qu'un ange du Seigneur lui apparut en songe et lui dit : « Joseph, fils de David, ne crains pas de prendre chez toi Marie ta femme, car ce qui est conçu en elle est l'ouvrage de l'Esprit-Saint. Elle enfantera en effet un fils bien à elle. Mais c'est toi qui lui donneras le nom de Jésus; car cet enfant sauvera son peuple de leurs péchés. »

A cette révélation le cœur de Joseph reprend son beau rythme, et ce grand amour nouveau s'en empare entièrement.

Le Dieu qu'il aime, désormais n'est plus seulement le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, mais le Dieu de sa fiancée, le Dieu de Marie. Et non seulement le Dieu qui est aimé d'elle, mais Celui même qui est en elle et qui opère en elle de si grandes choses. Le Dieu qu'il aime, c'est le Dieu de l'Enfant, de ce petit qui se forme en Marie et qu'elle va bientôt lui mettre sur les bras. Mieux même : c'est le Dieu-Enfant, c'est cet Enfant-Dieu, c'est ce Dieu avec nous, ce Dieu chez lui Joseph, cet extraordinaire Emmanuel, que ce brave cœur reçoit de tout son cœur.

L'objet divin de sa plus grande charité est maintenant donné à Joseph sous un mode de présence et dans un degré de proximité qu'on peut à peine imaginer. Les raisons qu'il a d'aimer son Dieu se mélangent et se confondent avec celles qu'il a d'aimer les êtres qui lui sont le plus unis et qui lui sont naturellement le plus aimables.

Il représente près de Jésus la tendresse même du Père qui dira : « Celui-ci est mon Fils bien-aimé en qui j'ai mis toutes mes complaisances. » Véritablement, pour aimer le Fils de Dieu fait homme, Joseph n'a qu'à donner libre

cours à ce sentiment de paternité qu'il éprouve à l'égard de l'Enfant que lui a donné Marie, et qu'il voit grandir sous leur garde en sagesse et en taille et en grâce auprès de Dieu et auprès des hommes. Ce bel enfant à l'âme profonde est réellement son trésor, son amour et son tout.

Bien qu'il soit ramené à un tel état de concentration, le grand amour de saint Joseph ne perd rien en expansion. Là aussi le cas est singulier. Pour bien aimer tout le monde, Joseph n'a qu'à bien aimer ces deux qui lui sont confiés et en qui se cachent mais se préparent le salut d'Israël et celui de l'humanité tout entière. C'est toute la chrétienté qui est ramassée en ces deux faiblesses auxquelles ce saint homme va se dévouer jusqu'à son dernier souffle avec une inconcevable tendresse.

Passe-Prest.

Fr. R. Bernard, O. P.

Journal de Clément Roux, « le saint homme de Grasse »

Naguère, La Vie Spirituelle *publiait une intéressante étude inspirée par la lecture d'un ouvrage* (1) *qui retraçait la vie d'un professeur universitaire converti vers l'âge de trente ans, puis, au moment où il songeait à se consacrer au service de Dieu dans le sacerdoce, affligé d'une infirmité : paralysie déformante, qui, durant une trentaine d'années, fit de sa vie une incessante immolation.*

Soutenu par sa foi, Clément Roux sut accepter l'épreuve crucifiante de cette infirmité, et la transformer en providentiel moyen de sanctification et d'apostolat.

Un « Journal intime » qu'il rédigea dès le début de cette épreuve permet de suivre l'évolution de ses pensées et de ses sentiments, et d'assister, en quelque sorte, aux ascensions progressives de son âme.

La publication d'un certain nombre d'extraits de ce Journal ne sera pas, croyons-nous, sans profit pour ceux qui, éprouvés comme Clément Roux en leur corps ou en leur âme, sont appelés à marcher comme lui dans le chemin royal de la Croix.

(1) *Le saint homme de Grasse : Clément Roux.* 1 vol. in-8. (Édition complète, épuisée.) Édition abrégée (1930), in-12 de 290 pp., couronné par l'Académie Française. Prix : 10 fr. 50. " Béthanie ", Compiègne (Oise), 141, rue Saint-Lazare.

Journal d'un pauvre infirme [1]

« J'ai étendu un sac sur ma peau et j'ai couvert ma « tête de cendres... Mon visage a été défiguré par mes « pleurs, et mes paupières sont couvertes de l'ombre de « la mort... J'ai souffert tout cela sans que ma main « fût souillée par l'injustice et lorsque ma prière était « pure. O Terre, ne couvre point mon sang, et que mes « cris ne soient point étouffés dans ton sein... Car à pré- « sent le témoin de mon innocence est dans le ciel, et « celui qui connaît le fond de mon cœur réside dans ces « lieux sublimes. »

(Job, xvi, 16-20.)

« Il s'est élevé devant le Seigneur comme un faible « arbrisseau et comme un rejeton qui sort d'une terre « sèche; il a été sans beauté et sans éclat; nous l'avons « vu, et il n'avait rien qui attirât nos regards... Nous « l'avons désiré, mais il nous a paru méprisable, le der- « nier des hommes, un homme de douleurs, et qui sait « par expérience ce que c'est que souffrir. Nous nous « détournions pour ne le pas voir; nous l'avons méprisé, « nous n'en avons fait aucun cas... Il s'est véritablement « chargé de nos maladies, et il a porté nos douleurs. « Nous l'avons regardé comme un homme atteint de « lèpre, comme un criminel que Dieu frappait, et qui

(1) Ainsi qu'on le remarquera, les réflexions qui composent ce Journal intime du « pauvre infirme », lui furent suggérées par la lecture soit des Livres sacrés, soit de la vie et des écrits des Saints et grands serviteurs de Dieu. Elles démontrent d'évidente façon la salutaire influence exercée par de telles lectures sur les âmes éprouvées, qui se laisseraient aller à l'abattement et à la révolte sans ce réconfortant et opportun soutien.

« était humilié pour ses péchés... Mais c'est pour nos « iniquités qu'il a été percé de plaies : c'est pour nos « crimes qu'il a été brisé; le châtiment qui devait nous « procurer la paix est tombé sur lui, et nous avons été « guéris par ses meurtrissures. »

(Isaïe, xliii, 2-5.)

« Mon Bien-Aimé est à moi, et je suis à lui; il paît son « troupeau parmi les lis. »

(Cant., ii, 16.)

Samedi 30 avril 1864 (1).

Hier, dans la matinée, en proie à la douleur, accablé de tristesse, j'ai ouvert les Saints Livres, et j'y ai lu les paroles que je viens d'écrire. Seraient-elles pour moi un avertissement d'En-Haut? M'annonceraient-elles que je dois souffrir, que je dois souffrir beaucoup, longtemps, toujours peut-être?... J'en ai le triste pressentiment. Mon âme est dans l'angoisse, ma pauvre nature tremble!... Ce soir, c'était, à l'église, l'ouverture du mois de Marie. Je m'y suis transporté et je n'ai pu rentrer chez moi qu'avec la plus grande peine. Mes jambes ne me soutenaient plus!... Ce matin, 1er mai, je me suis traîné jusqu'à l'église, jusqu'à la Table Sainte. Je n'ai pu regagner ma demeure qu'au prix des plus douloureux efforts, arcbouté sur un bâton, haletant et défaillant à chaque pas. Je suis tombé, épuisé, dans cette chambre dont je ne sortirai peut-être jamais! Mais ô suprême consolation! j'aurai dans ma dernière sortie reçu Jésus dans mon

(1) Pour l'intelligence des lignes qui vont suivre, se reporter à l'ouvrage du R. P. J.-M. Lambert : *Le saint homme de Grasse*, ch. x, pp. 71 et ss. (édition abrégée).

cœur et je ne souffrirai plus qu'en union avec l'adorable Victime !

Dimanche 1er mai 1864.

Une dernière tentative pour me rendre à l'église a failli m'être fatale... Après quelques pas, j'ai ressenti des douleurs atroces, et je suis tombé évanoui... Revenu à moi, j'ai regretté de vivre encore... C'en est fait, je ne marcherai plus, je ne sortirai plus... Ma chambre est un tombeau ! Je sens qu'il se creuse en moi des abîmes de tristesse. [...]

2 mai 1864.

Oh! quelles angoisses s'emparent de mon âme! Quelles sombres journées ! Quelles plus sombres nuits ! Il n'est plus de repos pour mon existence torturée... Si, du moins, je pouvais ensevelir dans le sommeil, dans un sommeil de mort, mes souffrances et mes déceptions ! Mais non ! il faut que j'assiste vivant à la ruine de mon être ! Tout dépérit, tout meurt en moi, excepté ma pensée. La vie abandonne mes membres et se réfugie tout entière dans ma tête, qui brûle d'une dévorante activité... C'est un chaos d'idées incohérentes et sombres et de désolantes pensées... Santé à jamais perdue, espérances détruites, travaux superflus, projets anéantis, appréhensions sinistres, perpective d'une vie condamnée à la douleur incessante, à l'humiliation de l'impuissance et de l'inutilité : voilà tout ce qui se présente à la fois à mon imagination épouvantée !

O mon Dieu, moi qui ne voulais que vivre et travailler pour vous consacrer entièrement ma vie ! (1)... Et me voilà brisé au milieu de mes jours ! Et c'est en vain que

(1) A cette époque, Clément Roux songeait à embrasser l'état ecclésiastique. C'est à Rome, peu après sa conversion, devant la Confession de Saint-Pierre, que la résolution en avait été prise.

s'élèvent vers vous, et le jour et la nuit, ma voix et ma prière !... Je n'entends plus, je ne sens plus rien de vous... Je m'affaisse de plus en plus dans la douleur, dans le désespoir et dans la mort... Pitié ! pitié ! mon Dieu, pour le malheureux que la douleur égare et qui ose se plaindre, lui si grand pécheur, qui a mérité de tant souffrir !... Oh ! n'écrasez pas, mon Dieu, le roseau déjà brisé ! N'éteignez pas la mèche qui fume encore ! Ne livrez pas au désespoir une âme qui peut encore bénir votre saint nom ! Que je souffre tout, ô mon Dieu ! Que je perde tout;... mais, je vous en supplie, que je ne perde pas, que je ne perde jamais votre amour !

6 mai 1864.

Toujours les mêmes insomnies, les mêmes tortures physiques et morales. [...] Mourir ainsi en détail chaque jour, à chaque heure du jour et de la nuit... et cela avec le sentiment, avec la conscience de cette mort lente et progressive, de cette décadence sans espoir... sans espoir ! Car, je le sens bien, je ne guérirai pas. [...]

12 mai 1864.

Une main amie m'a apporté deux livres consolateurs : la *Vie de la Bienheureuse Lydwine*, la *Vie de la Vénérable Anna Maria Taïgi*. Cette lecture m'a fortifié. Elle calme ma douleur et adoucit ma tristesse. Heureuses âmes qui savaient ainsi souffrir et trouver la joie dans la souffrance ! Il peut donc arriver que la souffrance devienne une joie, une grande joie ? oui, quand on aime Dieu et qu'on souffre pour Dieu, quelle étonnante merveille ! quel secret, quel monde nouveau de bonheur ! Être heureux de souffrir, être heureux en souffrant ! Oh ! si ce bonheur pouvait être le mien ! [...]

La lecture de la Vie de sainte Lydwine, *de son étonnante sérénité dans d'indicibles souffrances, ne contribua pas peu à produire chez « le pauvre infirme » une pacifique adhésion à la volonté divine qui se préparait en lui une de ces âmes-victimes dont le monde a besoin pour compenser la somme des offenses qui se multiplient dans son sein contre Dieu.*

Et c'est sous l'impression de cette lecture que Clément Roux écrivait les lignes suivantes :

15 mai 1864.

Voilà quelles effrayantes douleurs endurait Lydwine ! Mais disons-le, pour reposer notre âme : en compensation à tant de maux, Lydwine avait Dieu avec elle. Ce Dieu qui la brisait, qui la purifiait au creuset des souffrances comme l'orfèvre purifie l'or au feu ; ce même Dieu la regardait avec amour, se plaisait parfois même d'une merveilleuse manière à montrer combien déjà il l'aimait... — Dieu en soit béni ! les douleurs d'ici-bas sont comme les flots de l'océan. Elles perdent leur amertume à mesure qu'elles montent vers le ciel.

La Vie d'Anna Taïgi *ne fit que compléter, par sa lecture, l'orientation des pensées et des sentiments du « pauvre infirme ». Il écrivait dans son Journal :*

Anna Maria Taïgi était aussi une de ces âmes que la grâce marque au front pour le sacrifice. Une voix céleste lui avait annoncé sa mission réparatrice : « Je t'ai choisie, disait la voix, pour te mettre au rang des martyrs. »

« *Je t'ai choisie* »... Oh ! quelle parole, et quel profond retentissement elle a eu dans mon âme ! Cette parole a éveillé en moi un sens nouveau et des aspirations jusqu'à ce jour inconnues... Elle a trouvé en moi un écho qui a

fait tressaillir tout mon être d'amour et de joies inexprimables. « Je t'ai choisi. » Mon Dieu, cette parole viendrait-elle de vous ? et serait-elle un appel à l'âme qui vous aime ? Cette âme pauvre et désolée, Dieu de miséricorde, la convieriez-vous au banquet de la douleur, aux joies célestes du sacrifice et de l'immolation ?... Mon indignité n'ose encore l'espérer; mais si la joie qui m'inonde, si le sentiment de bonheur qui me domine en ce moment, transforment mes douleurs en délices ineffables,... si l'apaisement et la satisfaction pleine de mon être, si le puissant attrait qui m'attire maintenant à souffrir, sont les signes de votre puissante intervention; s'il est vrai, ô Dieu infiniment miséricordieux, que vous avez jeté les yeux sur ma bassesse, et que vous m'appeliez à souffrir pour votre amour, ah ! que me reste-t-il à faire ? sinon m'abîmer devant vous dans l'action de grâce et dans l'adoration et vous dire avec toute mon âme : *Ecce venio !* Me voici, ô mon Dieu ! Ah ! ce mot, ce cri qui sort brûlant d'amour du plus intime de mon être; ce cri, ce n'est pas moi, misérable pécheur, qui l'élève vers vous; mais Jésus, il y a quelques jours, a pris possession de ma vie et s'en est assujetti toutes les puissances; Jésus, quand l'heure est venue pour moi d'expier et de souffrir, est entré dans mon cœur; et c'est lui, ô mon Dieu, lui mon adorable Rédempteur; c'est lui, l'éternelle Victime, qui dans mon pauvre cœur, en ce moment comme au commencement et toujours, s'écrie vers vous, ô souveraine Majesté : *Ecce venio !...*

18 mai 1864.

Ecce venio ! Cette parole bénie et adorée n'a pas aujourd'hui quitté mes lèvres : elle n'a pas cessé de retentir dans mon cœur; plus je la prononçais, plus il me semblait que j'entrais en Jésus, que je me fondais et me per-

dais en Jésus, et plus Jésus absorbait, s'appropriait et s'assimilait ma pauvre vie; mon être frémissant se sentait vivre en lui, et mon cœur palpitait d'un amour éternel. Mystérieuse union, divines transformations, qui dira vos délices? O mon âme, mon âme, abîme-toi dans l'amour et dans le silence de l'adoration aux pieds du Bien-Aimé. Il te régénère et te rachète, il t'expie, il t'épouse et t'absorbe en sa vie et t'unit au mystère de ses douleurs. Reste muette à ses pieds, ensevelie dans sa miséricorde. Larmes de bonheur et d'amour les plus suaves, les plus pures que j'ai jamais versées, larmes bénies, essence de mon être, sang de mon âme le plus pur de ma vie, coulez, coulez à ses pieds. Que j'y vive et que j'y meure d'amour ! [...]

*
* *

C'en est fait! L'adhésion est conclue à la volonté divine, et définitive, irrévocable; l'acceptation de l'épreuve crucifiante qui fera du « pauvre infirme » un amant de la Croix.

O ineffable douceur, écrira-t-il à la date du 24 mai, ineffable douceur de me sentir uni à l'immolation de mon Bien-Aimé !... Cette impression, cette joie divine n'est pas un rêve. Oh ! je vous sens bien en moi, amour infini, cœur adorable de mon Jésus ! *Deus meus, amor meus, tu totus meus et ego totus tuus !* Je ne vis plus seul, je ne souffre plus seul maintenant, et à chaque pas de ma souffrante vie, je marche avec vous vers le Calvaire, portant, comme vous, ma croix. [...] O Jésus, vivre de vous dans un corps torturé ! La nature humaine ne peut contenir plus de félicité. Je ne méritais pas un tel partage. Si vous n'étiez avec moi, si vous ne me souteniez, adorable Jésus, je mourrais de bonheur.

Et maintenant, je ne désire plus mourir, mais je désire vivre, et vivre pour souffrir. [...] Mon cœur ne peut, sans éclater, contenir tant de joie et d'amour. Pardonnez-moi, mon Dieu. Il m'est si nouveau, si ravissant, si doux de vous aimer ainsi ! Ah ! je le sens et ne puis l'oublier, votre grâce a tout fait, et si vous me la retiriez, je retomberais aussitôt dans des abîmes de misère.

26 mai 1864.

Oui, pauvre et misérable nature, entraînée et descendue si bas par tes inclinations et élevée si haut par le bras de ton Dieu, y aurait-il, pourra-t-il y avoir jamais en toi une place pour l'orgueil, pour une satisfaction qui te soit propre? Sens-tu ce qui se passe en toi? As-tu bien conscience de l'œuvre mystérieuse qui s'opère dans ton sein? Tout en toi souffre et frémit en même temps d'une suprême joie. C'est une souffrance, mais, en même temps, c'est une joie dont rien jusqu'à ce jour n'a pu te donner une idée. Ce sont des déchirements intimes et des suavités infinies. C'est un douloureux enfantement et un délicieux sentiment d'immortelle renaissance. Ce sont des gémissements et des hymnes d'adoration, des larmes de douleur et des larmes d'amour, de noires tristesses et des illuminations soudaines qui te découvrent des horizons célestes, infinis. C'est la résurrection et la vie... Pauvre nature humaine, c'est Dieu qui te travaille et qui opère en toi. C'est Dieu qui te dégage et t'épure, qui te régénère et te transfigure. O mon âme, c'est Dieu qui t'enfante à sa vie; c'est ton premier tressaillement en la vie de ton Dieu. O mon âme, mon âme, glorifie le Seigneur ! Que lui seul soit glorifié et loué à jamais !

*
* *

L'Eucharistie allait bientôt apporter au « pauvre infirme » le réconfort complémentaire, la grâce suprême du sacrifice joyeusement accepté. N'est-elle pas le Sacrement qui contient et qui livre à l'âme la douce victime immolée au Calvaire et dont l'immolation est incessamment renouvelée à l'autel?

Recueillons cette explosion de joie reconnaissante dans le Journal de Clément Roux, à la date du 28 mai 1864 :

Ah ! quelle joie au sein de mes douleurs ! Que dis-je ? il n'est plus pour moi de douleurs; mes douleurs ont été submergées dans une immense joie. Je ne suis plus qu'amour, ravissement et délices. J'ai communié ce matin ! [...] *Beatum carcerem !* Bienheureuse prison ! C'est ainsi que saint Cyprien saluait le cachot où étaient enfermés les martyrs. Mais ici ce ne sont pas les martyrs, c'est le Chef, c'est le Roi des Martyrs qui réjouit et illustre par sa présence l'obscur réduit de la douleur, et qui élève jusqu'à l'enthousiasme de l'amour, jusqu'à la hauteur de son sacrifice, jusqu'aux suprêmes joies de l'immolation, les tristesses et les tortures de la souffrance. [...]

Et maintenant, ô mon âme, que rendre à tant d'amour, et comment ne pas souffrir au sein même des délices de l'amour, de ne pouvoir assez aimer tant d'amour, d'être impuissante à lui rendre d'assez dignes actions de grâces? [...]

*
* *

1er juin 1864 — Mois du Sacré-Cœur

Le mois consacré à ce Cœur adorable rappelle au « pauvre infirme » la grande loi qui domine toute vie

humaine et chrétienne, tout discipulat du divin Crucifié, loi d'expiation et d'immolation.

Et la plume de Clément Roux traduit en ces termes les sentiments de son cœur.

Ces mots d'*expiation*, d'*immolation*, comme je les ai toujours compris et sentis ! Bien jeune encore, j'avais le sens et l'intelligence du sacrifice à l'état d'instinct. C'était le germe déposé par Dieu dans mon âme. Ah ! maintenant, je dois concevoir une bien grande joie. Je souffre par tout mon être. Oh ! que Dieu soit béni ! Ma destinée s'accomplit. Lorsque je ne souffrais pas, je sentais en mon âme un vide que je portais partout. Voilà le secret de cet ennui qui minait ma vie. Aucune joie ne pouvait me satisfaire, et le plaisir m'attristait. Enfin me voilà, grâce à Dieu, satisfait et heureux, parce que je souffre et que j'expie, en dehors de quoi je sens que je ne vis pas. [...]

O mon Dieu, ce sentiment indéfinissable qui tenait du mépris et du dégoût, et que je ressentais lorsque quelque plaisir ou quelque joie humaine venait se présenter à mon âme ! Du fond de cette âme surgissait une énergique protestation contre ce qui menaçait de l'arracher à l'épreuve, à la tristesse et à la souffrance de l'exil. Et comme ce plaisir et cette joie avaient toujours quelque prise sur mon être, et pouvaient, ne fût-ce qu'un instant, la réconcilier avec la terre, la céleste exilée tremblait de prendre part à une joie qui pût lui faire oublier la Patrie. [...]

(*A suivre.*)

Ch^ne^ LAMBERT,
Directeur de l'Œuvre
des Prêtres Éducateurs.

SAINT AUGUSTIN

Le mystère de la tentation

La liturgie du Temps de Carême nous invite à méditer le mystère de la tentation de Jésus. Le premier Adam fut tenté dans un jardin de délices, le Christ dans un désert affreux, l'un pour notre perte, l'autre pour notre salut.

Nous sommes pris et comme resserrés entre ces deux tentations et dans la nécessité d'avoir part à l'une ou à l'autre, pour notre bonheur ou notre malheur. Que la tentation tourne à notre bien, c'est le dessein de Dieu; qu'elle devienne cause de notre chute, cela dépend de notre liberté. Mais pourquoi Dieu permet-il que nous soyons tentés, si notre consentement est éternellement prévu ?

Saint Augustin répond d'abord : mystère insondable. Dieu ne permet ou ne veut notre épreuve que par amour. Le texte de Tobie est dans toutes les mémoires : « Parce que tu étais agréable au Seigneur, il a fallu que la tentation t'éprouvât » (Tob., XII, 15). *Et saint Jacques : « Heureux l'homme qui supporte la tentation. Une fois éprouvé, il recevra la couronne de vie, promise par Dieu à ceux qui l'aiment »* (Jac., I, 12). *Mais nous ne voyons pas pour autant pourquoi la tentation est un moyen de choix prédestiné par l'Amour pour nous mener à notre fin. Le saint Docteur avoue donc la transcendance de ce mystère, et les raisons qu'il donne pour justifier le dessein de Dieu n'enlèvent rien à notre foi, qui tient, ici encore, à « l'invisible ». On remarquera pourtant leur force et combien elles portent juste. Visiblement le Saint insiste sur l'orgueil, obstacle au miséricordieux Amour, et*

sur la présomption, refus du secours divin, vices subtils et invétérés que l'homme ne peut bannir s'il n'est humilié par la tentation : là seulement nous acquérons cette expérience *de notre faiblesse qui nous fait crier à Dieu comme des enfants. Puisque la tentation purifie notre cœur d'un tel mal, nous voyons mieux qu'elle sert à l'Amour; et si nous n'avons pas assez de lumière pour découvrir le secret du dessein de Dieu, nous en avons assez pour voir le chemin que nous devons tenir. Et cela suffit à notre foi.*

Pourquoi Dieu permit-il la tentation?

Si l'on me demande pourquoi Dieu permit la tentation de l'homme, puisqu'il en prévoyait la chute, je ne puis sonder la profondeur d'un tel dessein, et j'avoue qu'il dépasse de beaucoup mes forces. Peut-être ce dessein eut-il un cause très secrète, dont Dieu réserve la connaissance à de meilleurs et de plus saints que moi, par un effet de sa grâce encore, plutôt que de leurs mérites. J'exposerai cependant ce qu'il m'est donné de comprendre ou permis de dire.

Il eût été, me semble-t-il, de peu de gloire pour l'homme de mener une vie bonne par la seule raison que nul ne lui aurait suggéré d'en choisir une mauvaise, attendu qu'il avait dans sa nature le pouvoir et dans sa puissance le vouloir de ne pas céder au tentateur, avec l'aide toutefois de celui qui résiste aux superbes et donne aux humbles sa grâce (Épître de S. Jacques, IV, 6). Et pourquoi Dieu n'aurait-il pas laissé tenter l'homme dont il prévoyait le consentement, si l'homme, par sa faute, devait librement consentir, et si la divine équité devait, par son châtiment, le ramener dans l'ordre, Dieu montrant ainsi à l'âme superbe, pour le profit des saints à venir, combien saintement il use même des volontés perverses qui font de la nature un si mauvais usage?

L'orgueil, cause de la chute.

Ne pensons pas d'ailleurs que l'homme eût succombé s'il n'eût d'abord ouvert son cœur à quelque sentiment d'orgueil, qu'il eût dû réprimer. Mais ne devait-il pas apprendre ainsi, par l'humiliation de sa chute, l'erreur de sa présomption? « L'esprit s'élève avant la chute », est-il écrit avec beaucoup de vérité (Prov., XVI, 18), et il s'abaisse avant la gloire.

Peut-être est-ce la voix du premier homme qui se fait entendre au Psaume : « Je disais dans ma sécurité : Je ne serai jamais ébranlé » (Ps. XIX, 7). Mais plus tard, ayant connu par expérience quel mal recèle la présomption de l'orgueil, et quel bien est le secours de la grâce divine, il s'écrie : « Par un pur effet de votre volonté, Seigneur, vous m'aviez établi dans l'état florissant de la vertu; vous avez détourné de moi votre visage, et le trouble m'a envahi. »

Voix du premier homme ou d'un autre, qu'importe? Mais ne fallait-il pas que l'âme orgueilleuse, imbue d'une confiance excessive en sa vertu, apprît au prix même d'un châtiment quel malheur attend la créature rebelle à son Créateur? Où nous voyons quel bien est Dieu, puisque loin de lui nul n'est bien. Car ceux mêmes qui jouissent de leurs mortelles voluptés ne peuvent écarter la crainte des douleurs, et ceux qui n'ont plus le sentiment de leur abandon dans l'énorme bêtise de leur orgueil nous semblent plus malheureux encore que les pécheurs qui connaissent leur état; et s'ils refusent le remède à leurs maux, leur exemple du moins en inspire à d'autres l'horreur. Car « chacun, dit l'apôtre saint Jacques, I, 14-15, est tenté par sa propre concupiscence qui l'emporte et l'attire; quand la concupiscence a conçu, elle enfante le péché, et le péché étant accompli engendre la mort ». De

là vient que, l'enflure de l'orgueil une fois guérie, on ressuscite, si la volonté, défaillante avant l'épreuve, se réveille au moins après et revient à Dieu pour demeurer avec lui.

La tentation sévit par le monde.

Il en est qui s'étonnent de la tentation du premier homme permise par Dieu, comme s'ils ne voyaient pas le genre humain tout entier soumis actuellement et sans trêve aux embûches du diable !

Pourquoi Dieu permet-il cela aussi ? Est-ce parce que la tentation éprouve et exerce la vertu, et qu'il y a plus de gloire à résister à la tentation qu'à ne pouvoir être tenté, tandis que ceux mêmes qui, délaissant leur Créateur, suivent la tentation, à leur tour tentent les autres restés fidèles à la parole divine, leur ôtent par d'aussi tristes exemples l'envie de s'égarer et leur impriment dans l'esprit une sainte frayeur de la superbe ? Ce qui fait dire à l'Apôtre : « Que chacun prenne garde à lui-même, de peur qu'il ne tombe à son tour » (Gal., VI, 1). Avec quel soin étonnant en tous cas et quelle insistance les Écritures nous recommandent à chaque page cette humilité qui nous soumet au Créateur et nous empêche de présumer de nos forces, comme si nous n'avions pas besoin de secours !

Si donc les pécheurs servent aux saints et les impies aux fidèles, on a tort de dire que Dieu n'aurait pas dû créer des hommes dont il prévoyait la malice. Et pourquoi n'aurait-il pas créé des hommes qu'il prévoyait devoir servir aux bons et ne venir au monde que pour exercer et tenir en éveil les volontés droites, tandis qu'eux-mêmes seraient justement punis pour leur mauvais vouloir ?

(*De Genesi ad litteram*, lib. XI, cap. IV, V, VI.)

Le ferment dans la pâte

La sainteté de nos prêtres

Un problème grave est celui du nombre de nos prêtres; un problème plus grave, et dont heureusement la solution de fait a de quoi réjouir le peuple chrétien, est celui de la qualité de ces ministres de Dieu.

Au Congrès Eucharistique de Lille, en juillet 1931, le chanoine Thellier de Poncheville disait avec raison : « Ce n'est pas de prêtres que nous manquons, mais du Christ dans les prêtres. »

Si fervent que soit le sacerdoce de nos prêtres, comment ne pas s'arrêter au bien-fondé de cette parole ?

*
* *

Que le prêtre soit tenu à une vie de haute vertu, c'est ce que, moins qu'à aucune autre époque, les jeunes gens sur le point de quitter le Séminaire pour la grande vie ignorent, et tous, en leur fond et à leur manière, redisent le mot du cardinal Amette lorsqu'il vint de Normandie à Paris : « Je ne m'en tirerai qu'en devenant un saint (1). »

Ils ont lu que le P. de Foucauld, en vue de s'exciter à ne rien omettre dans le but d'atteindre la plus haute per-

(1) Cité dans Heyraud : *Le problème des élites*, p. 38.

fection possible, s'état composée une litanie de motifs impérieusement stimulants :

> Pour qu'en des contrées infidèles reculées où nul ne connaît Jésus, où les plus grandes fêtes : Noël, Pâques, toute l'année, s'écoulent sans une messe, sans une prière, sans qu'une bouche prononce le nom de Jésus ; pour qu'en ces contrées il y ait des tabernacles, des prêtres ; pour que de nombreuses messes y soient dites, les sacrements reçus, pour que de ferventes prières y montent vers le ciel, que la vie chrétienne y répande ses grâces ; que sur de nombreux autels la sainte Hostie perpétuellement exposée soit, nuit et jour, adorée par de fervents religieux et religieuses, moyen : me sanctifier le plus possible...

Transposant les motifs du P. de Foucauld, ils songent aux Touaregs de telles « courées » ou de tel innommable « bled », au terrible Hoggar que constitue tel ou tel blockaus d'hostilité dans leur future paroisse, aux solitudes désertiques qui environneront peut-être le Tamanrasset de leur presbytère, et ils disent, — avec quel accent! —

« Pour que le nombre des pâques augmente chaque année,

« Pour que le blasphème diminue et l'impureté,

« Pour que les familles soient unies et servent Dieu,

« Pour que les faux ménages régularisent leur situation,

« Pour que personne ne meure sans sacrement !

« Me sanctifier le plus possible. »

Ils ont lu dans Isaïe : *Et erit sicut populus, sic et sacerdos* : « le prêtre est ce qu'est le peuple (1) » ; mais ils savent que l'inverse est plus vrai encore : tel prêtre, tel peuple.

Ils ont entendu et enregistré comme il convenait certains mots d'une exceptionnelle gravité, — celui-ci par exemple, cité par un pieux dominicain dans une retraite à des religieux de son Ordre, et qu'il donna comme éma-

(1) XXIV, 2.

nant de Notre-Seigneur lui-même dans des confidences à une âme très sainte : « Ah! si, sur cent prêtres, un seul se donnait à moi tout entier ! » — ou cet autre, bien connu, du P. Chevrier : « Quarante mille prêtres en France, et la foi se perd? S'il y avait seulement quatre-vingts curés d'Ars, un par département, comme elle serait florissante ! » — et ils ont décidé d'être ce « un » sur cent ou l'un de ces quatre-vingts.

Saints, ils seront saints! Sans doute, ils éprouvent bien un peu, sentant leur faiblesse, quelque chose des craintes qu'exprimait dans ses notes d'une retraite Mgr d'Hulst :

> Notre saint archevêque se demande s'il est possible de convertir Paris, et il incline à penser que oui. Je serais plus affirmatif, mais à une condition presque irréalisable, c'est que tous les prêtres de Paris fussent bons, et plusieurs saints... J'ai senti renaître en moi cette question qui me remue et me trouble toujours : Pourquoi ne demanderais-tu pas cela pour toi-même? Et j'ai eu peur de faire cette prière parce que j'ai eu peur d'être exaucé !

N'importe, cette vue nette qu'ils doivent être des saints, comment s'en défendre? Et passant outre, comme le jeune d'Hulst, alors vicaire à Saint-Ambroise, ils supplient Dieu humblement de les faire triompher de leur pusillanimité et de les aider à faire la redoutable et magnifique prière.

Être saint, malgré tout et malgré eux-mêmes, n'est-ce pas cela que réclame impérieusement leur sacerdoce?

Lorsque Lacordaire, le plus éloquent panégyriste de saint Pierre Fourier, voulut trouver un mot qui résumât le mieux toute l'existence du curé de Mattaincourt élevé par l'Église sur les autels, il n'en trouva pas de meilleur que celui-ci : il était « prêtre ». Toutes ses grandes œuvres ont découlé de son sacerdoce : activités paroissiales, avec, entre toutes, le catéchisme et le soin des pauvres; institution de la congrégation de Notre-Dame afin d'inculquer, grâce au dévouement de vaillantes religieuses, la vie

chrétienne aux enfants; chanoines réguliers de la congrégation de Notre Sauveur, afin de redonner, selon le souhait du Concile de Trente, à l'ordre sacerdotal tout son relief et toute sa pureté.

Ce que le sacerdoce exige de pureté de vie, ils l'ont maintes fois médité; ils savent que François d'Assise a reculé devant l'honneur de la prêtrise, et que Pierre Fourier, après son ordination, voulut attendre quatre mois pour célébrer sa première messe, tant la perspective de monter à l'autel lui paraissait grandeur trop élevée pour lui.

> Savez-vous ce que c'est qu'un prêtre? disait-il plus tard. Si on plonge une paille dans une eau claire et qu'on la retire, il se forme aussitôt à l'extrémité une goutte d'eau transparente et limpide. Voilà ce que doit être la conscience d'un prêtre quand il célèbre les saints mystères.

Peut-il d'ailleurs douter des exigences redoutables de son sacerdoce en matière de pureté, le jeune prêtre qui songe à son ordination, à la consécration de ses pauvres mains, au mot de l'évêque : *Imitamini quod tractatis*, « soyez aussi pur que le métal très pur qui touche au corps et au sang du Christ, et sur lequel vos mains se posent ».

Main rustique de jeune cultivateur habitué aux gros travaux de la campagne, comme celle du bienheureux Pierre Lefèvre, premier prêtre de la Compagnie de Jésus, et qui recevra les vœux de saint Ignace et de ses premiers compagnons dans une crypte de Montmartre; — ou comme celle de Jean-Baptiste Vianney, le fils du paysan de Dardilly; main plus soignée du petit gas envoyé tôt aux écoles parce que ses parents avaient de l'argent, ou parce que, n'en ayant point, ils se sont saignés aux quatre veines pour donner l'instruction convenable à l'enfant qui déclarait : « Je veux être prêtre »; main dévorée par la dent des Iroquois comme celle de ce missionnaire du Canada, le Père Jogues, pour qui l'on dut demander une

dispense à Rome afin qu'il pût célébrer sans les doigts consacrés, — ou dévorée par la lèpre, comme celle de ce courageux Père Dupuy, aumônier de la colonne expéditionnaire à Madagascar, puis chapelain d'une léproserie où il contractera le mal affreux... qu'importe !

Beauté invisible mais combien évocatrice, réussite la plus merveilleuse de l'Artiste suprême! Comment le prêtre ne méditerait-il pas sur ses pauvres et glorieuses mains, et sur l'ordre grandiose qui leur a été intimé : *Imitamini quod tractatis.*

Mais le prêtre ne doit pas être seulement l'homme de la pureté; il doit être aussi l'homme du zèle.

« Supposez un apôtre dans chacune de nos églises, et la France serait chrétienne (1). » Voilà des mots qui condamnent et qui stimulent.

Être un apôtre, mais n'est-ce pas précisément et uniquement pour cela que le jeune homme est entré d'abord au Petit puis au Grand Séminaire? Ce qui l'a séduit à l'origine, plus encore que la pensée de sa sanctification personnelle et du don plus plénier à faire de tout son être à Dieu, ç'a été le plus souvent la conquête des âmes, la pensée des péchés qui se multiplient, la vue de persécutions sans objet, ces querelles intérieures presque toujours religieuses et qu'un homme d'État compétent a pu appeler « un monument d'incompréhension nationale », le bolchevisme menaçant, la foule en proie aux mauvais bergers, la détresse des intelligences pour qui Dieu ne compte plus, tout cela mord au cœur. On ira, on ira, n'importe à quel prix, apporter un peu de lumière, un peu d'air, un peu de paix, un peu de sagesse et de vérité.

Fort bien. Mais c'est là que s'impose une réflexion fort grave.

Personne ne l'a mieux formulée que ce directeur de

(1) Lecanuet, *La vie de l'Église sous Léon XIII*, p. 202, Alcan, édit.

Séminaire, l'abbé Aubry, entré aux Missions Étrangères et mort en Mandchourie :

> Le zèle, a-t-il écrit, est une vertu pour laquelle je n'ai pas d'inquiétude; il y aura toujours, dans le clergé, une ardeur qui se portera, comme d'instinct, vers les travaux apostoliques. Une chose pour laquelle je crains bien plus, c'est l'esprit intérieur. Le zèle n'est pas un aliment pour la vie spirituelle et sacerdotale, mais une dépense de forces spirituelles : il faut donc puiser de quoi dépenser.

Nos prêtres, de longtemps l'ont senti et compris ; devant la complexité et les difficultés du ministère actuel, ceux qui se préparent au travail ou l'ont depuis peu abordé s'en rendent compte chaque jour avec une force croissante.

Aussi voit-on se multiplier, par exemple, le nombre de ceux qui cherchent à s'adonner aux exercices de la retraite durant trente jours. D'aucuns, n'osant ou ne pouvant aspirer à trente jours, ambitionnent du moins de se réserver douze, dix, huit jours de plongée en Dieu, les uns une fois tout au moins dans leur vie, d'autres, le plus souvent qu'ils le peuvent (1).

> C'est le désir de Dieu, écrivait Mgr Métreau, prédécesseur de Mgr Castel sur le siège de Tulle, que le prêtre monte très haut, c'est aussi le besoin des âmes. Dieu veut très près de son Cœur ceux qui doivent en faire connaître les battements; les âmes veulent voir et entendre celui qu'elles ont le devoir de suivre. La voix du prêtre n'a d'écho dans les âmes que si elle descend des sommets. Donnez, donnez Jésus-Christ aux âmes.

Ils l'ont bien compris, nos prêtres ; aussi, avec quel

(1) L'abbé Dementhon conseille : « Environ chaque période de dix ans, faire une retraite de huit ou dix jours » (*Memento de vie sacerdotale*, 12e éd., p. 173); — et Mgr de la Porte (*Les Retraites du Clergé*, p. 34) : « Deux ou trois fois dans sa carrière, ménager au prêtre une retraite fermée de dix jours. » Cette pratique se généralise de plus en plus. Elle est tout à fait dans l'esprit de l'encyclique *Mens nostra*.

empressement et quelle ferveur ils vaquent, un bon nombre du moins, à l'oraison quotidienne, et, là où on a pu l'installer, à la « retraite du mois »! Puiser avant de donner. Si de grands actifs comme Lyautey s'interpellent avec force pour s'obliger à la réflexion silencieuse : — « Un peu de calme, de repos, d'heures à moi, de retour en moi-même, de pensée pacifique, Seigneur! Un peu de prière à genoux, la tête dans les mains », — à combien plus forte raison vicaires, curés, directeurs d'œuvres, dont l'activité souvent exagérément débordante risque, sans prière, de devenir empressement purement naturel et déploiement de forces sans grande fécondité, s'obligent à la contemplation et au recueillement, à ces haltes salutaires qu'on a pu appeler « le meilleur de la vie ».

Avec l'oraison, quoi de plus nécessaire pour le prêtre que le détachement? Elle le faisait bien comprendre à son fils qui lui parlait de vocation, cette mère admirable qui disait : « M. le Curé voudrait que je te dissuade, par égard pour mes vieux jours. Ne te mets pas en peine pour mon avenir. Retiens ceci : je suis née pauvre, ai vécu pauvre et veux mourir pauvre »; et elle ajoutait : « Je t'assure que si, par hasard, tu te décidais pour la vie de paroisse (il lui avait parlé d'entrer chez les Franciscains) et que tu devinsses riche, je ne mettrais jamais les pieds chez toi. Ne l'oublie jamais ! »

Voilà une mère — c'était la mère de Don Bosco — qui comprenait jusqu'où il est souhaitable que le prêtre porte le détachement des biens créés. Non qu'il faille, de nécessité, prendre la lettre de cet exemple; du moins, l'esprit en est à retenir. Si l'on ne va pas jusqu'à la pauvreté effective, que la pauvreté affective se manifeste, et qu'aux yeux des fidèles le prêtre n'apparaisse jamais un homme d'argent. Dans un siècle qui ne songe qu'à la richesse, proclamer par les faits le mépris pratique de la richesse; à tous ceux qui ne songent qu'à la terre, montrer que le prêtre, lui, est l'homme du ciel.

Cela est de spéciale urgence là surtout où le prêtre tra-

vaille en milieux tout à fait populaires. On me citait ce joli mot d'un brave homme choisi par ses camarades pour faire le compliment de bienvenue au curé, lors de l'inauguration d'une chapelle dans une cité de banlieue : « Nous sommes contents que vous ayez consenti à venir à nous, à venir habiter au milieu de nous, à habiter une maison toute pareille aux nôtres. » Quel éloge! Et quelle philosophie dans ces quelques mots !

Esprit d'oraison, détachement. Sans doute, le sacerdoce du prêtre qui exige cela de celui qui en est revêtu apporte avec lui de quoi le procurer.

Mais ce sacerdoce qui appelle si haut, il faut l'exercer dans un monde qui parfois est bien bas, et si, à l'entrée dans la carrière, les déficiences même de ce monde sans âme stimulent et encouragent, parfois il arrive qu'elles font sentir leur emprise sur le prêtre lui-même; la lourdeur de la pâte gagne le ferment, et l'efficacité de ce dernier diminue.

Du zèle encore, et beaucoup peut-être, mais qui n'est plus fécond, ou plus autant. Où trouver un soutien, non plus seulement passager comme la retraite, mais, si possible, continu ; où trouver une constante flamme qui empêche la vigueur du sacerdoce de s'assoupir?

*
* *

Trois moyens s'offrent surtout : l'agrégation à un groupement, la vie commune, les vœux religieux pratiqués dans le cadre de la vie séculière.

Parmi les groupements de prêtres destinés à aider les ferveurs individuelles et à maintenir dans une belle générosité coutumière, les uns constituent une association pure et simple avec un minimum d'engagements, par exemple, une messe mensuelle, la réception d'un bulletin périodique ou la participation à une causerie de piété en commun (Ligue de Sainteté Sacerdotale, Union Apostolique, Prêtres-Adorateurs); d'autres incluent une disci-

pline intérieure précise, une reddition de compte de conscience, un entraînement contrôlé à certaines vertus, ou toute autre forme d'ascèse commandée ou conseillée (Prêtres de Jésus-Hostie, Prêtres de Saint François de Sales, etc...). N'insistons pas sur le bénéfice de ces agrégations, chacun les comprend.

Plusieurs prônent beaucoup l'adoption de la vie commune, telle qu'elle se pratique par exemple à Miramas (1) (Bouches-du-Rhône), à Ham dans la Somme, ou à Larchant (2) en Seine-et-Marne. L'*Ouvrier de la Moisson* (3) fait une campagne active pour recruter adhérents et sympathisants.

De longtemps déjà, des prêtres, désireux de rester « séculiers », mais sentant le besoin de se grouper pour mieux vaquer aux tâches du ministère, ont cherché à organiser des vies « communes ». Ainsi, Philippe de Neri fondant l'Oratoire, le Vénérable Holzhauser instituant vers 1639 un Institut de clercs séculiers vivant en communauté (4).

(1) Intéressant article de Pierre Dumaine dans *La Vie catholique*, 10 septembre 1932 : Un foyer de vie sacerdotale « Miramas ».

(2) *La Vie Spirituelle* a publié plusieurs articles sur la *Communauté de Larchant*, dont le dernier porte la date du 1er juin 1932 : Prière en commun, Biens en commun, Apostolat en commun; tel est l'esprit de cette famille sacerdotale. — On trouverait mention d'autres essais dans le rapport M. le chanoine Jeuné, supérieur du Grand Séminaire de Lyon, sur l'*Esprit communautaire dans le clergé diocésain*, IVe Congrès national du Recrutement Sacerdotal, 1928; C. R., pp. 107-127.

(3) Bulletin mensuel pour la diffusion de la vie commune dans le clergé diocésain, Miramas (Bouches-du-Rhône). Le n° d'avril-mai 1932 a publié une table fort commode des articles parus en 1927, 1928, 1929 et 1930.

(4) Dont le fondateur de l'*Union Apostolique*, Mgr Lebeurier, a écrit : « Directeur de Grand Séminaire, je m'aperçus bientôt que tout n'était pas fait par l'éducation qui précède les Saints Ordres, et qu'il était absolument nécessaire de se préoccuper de la persévérance des jeunes prêtres. Comme les effets se maintiennent par les causes qui les produisent, le mieux serait de pouvoir leur offrir le secours de la Vie Commune réelle. Aussi, appelé-je de tous mes vœux la restauration complète de l'admirable Institut d'Holzhauser

Ce n'est pas tout à fait la même chose que cherchent à réaliser nos prêtres communautaires. Ils n'aspirent pas à fonder un groupement portant un vocable déterminé : oratoriens, sulpiciens, etc.; ils ne sont pas prêtres diocésains *plus* quelque chose; ils sont du clergé séculier tout simplement et sans addition, et souhaitent, au moins implicitement, que leur formule devienne la formule-type pour le clergé paroissial, là du moins où elle sera possible.

Sans parler des multiples avantages que peut présenter pour les prêtres du ministère la vie en commun — il ne s'agit pas de la vie en commun par simple juxtaposition matérielle dans une même maison, mais d'une existence avec un certain nombre d'exercices faits ensemble comme au Séminaire : lever à 5 h., prime à 5 h. $\frac{1}{2}$, messes mutuellement servies, petites heures en commun, etc., — on doit noter l'avantage qu'offre pour le ministère lui-même cette disposition (1).

S'il est de toute évidence que, lorsque les prêtres abondent et lorsque chaque paroisse représente une vraie portion de chrétienté, il y a tout avantage à ce que chaque groupement de population tant soit peu notable ait son prêtre à lui, on conçoit aisément que, dans l'hypothèse de la pénurie des ministres de Dieu et du peu de rendement chrétien de certaines agglomérations, une formule sans doute meilleure serait de réunir en des centres choisis plusieurs prêtres munis de moyens de locomotion rapides et capables de ce chef d'explorer, de défricher, de cultiver, un nombre donné de paroisses.

A situations nouvelles, procédés nouveaux : l'ancien

qui réalise, d'une manière générale, ce que M. Olier « a fait pour la paroisse de Saint-Sulpice. » — Voir Chanoine Gaduel : *La Perfection sacerdotale, ou la vie et l'esprit du serviteur de Dieu, Barthélemy Holzhauser.*

(1) Sur le bien apostolique réalisé par la communauté de Larchant, on ne lira pas sans une profonde édification « La grande pitié de la banlieue grise », dans *Les Cahiers Catholiques* de février 1932.

dispositif, un prêtre par paroisse, avait du bon, de l'excellent; ne nous attardons pas à le rappeler; d'ici peu, cela deviendra en maint diocèse un dispositif impossible à maintenir; alors, à quoi bon pleurer? Mieux vaut agir. Des groupes communautaires, ou si l'on veut missionnaires, donnant à chaque membre une grande facilité de mouvement, étudiant sans cesse les meilleures méthodes de conquête, de catéchisation, évitant au maximum la stagnation, les piétinements, les routines, puisant dans l'union même des sacerdoces conjugués une force de vie intérieure et d'explosion apostolique, ne remédieraient-ils pas au mal, temporairement du moins?

Le problème de l'évangélisation de nos pays baptisés n'est peut-être pas tant le problème du nombre de nos prêtres que le problème de leur utilisation plus organisée. Ne serait-il pas possible, ici ou là, d'économiser des postes en évitant une indéfinie mosaïque et en groupant les travailleurs de la Vigne?

Évidemment, ce sont là points à régler par les administrations diocésaines et à régler par elles seules; aussi prenons-nous garde de ne point nous immiscer dans des projets où il faut d'autres lumières et d'autres compétences que les nôtres. Nous croyons savoir d'ailleurs qu'en plus d'un endroit la question préoccupe et que des adaptations fécondes sont en projet.

Laissons d'ailleurs de côté ce point de vue de l'utilité, dans le but du meilleur apostolat près des fidèles, de la vie communautaire; ce qui nous occupe surtout, c'est l'utilité pour les prêtres mêmes qui se décideraient à l'adopter. Cette utilité paraît majeure; les réalisations n'en sont d'ailleurs pas faciles, mais les exemples que l'on voit poindre sollicitent l'attention et paraissent d'un grand avenir.

Les évêques de France, en 1870, avaient émis, pour le présenter au Concile du Vatican, un vœu en faveur de la « sainte vie commune des clercs » : Que les chefs de diocèse « ne négligent rien et ne laissent pas d'essayer tous les moyens pour faire passer le clergé séculier du mode

de vie solitaire et séparée, qui sent trop l'amour-propre, à la cohabitation, la vie en commun, l'association, qui dégagent un parfum de charité et favorisent l'union ».

Le texte mentionne bien qu'il ne s'agit pas seulement de la cohabitation du curé avec ses vicaires, mais qu'est envisagé aussi le cas des communautés proprement dites. Le prochain Concile comportera-t-il un postulatum de même nature? il n'est pas défendu de le supposer, d'autant que le nouveau Code de droit canonique édicte formellement (can. 134) : « La coutume de la vie commune entre les clercs est à louer et à encourager, et là où elle existe, à maintenir autant qu'il se peut. »

On le voit donc, plus qu'un beau mouvement d'éloquence, il y avait chez Mgr Dupanloup une réelle anticipation lorsqu'il disait :

> Je ne sais si mes désirs ici me trompent, mais j'ai un pressentiment profond que les choses, un jour, se passeront ainsi dans l'Église ; que ces communautés, dont Dieu semble aujourd'hui vouloir doter le clergé séculier, iront se multipliant de plus en plus; et que bientôt les prêtres sentiront partout le besoin de s'associer, de se grouper, de s'unir pour mieux se soutenir et s'entr'aider. Et ainsi, cessera enfin, malgré la dispersion et l'isolement physique toujours nécessaire pour le service des paroisses, ce malheureux état d'isolement moral, d'individualisme, de vie de chacun à part soi, qui réduit le clergé séculier à un état de faiblesse étrange et le prive de la puissante et grande vie que lui donneraient pour la sainteté, pour la science et pour l'action, le rapprochement et une plus intime cohésion.

N'est-ce pas ce qui, en pratique, répond le mieux au vœu des évêques de France au Concile du Vatican : *Ut clerus saecularis a separato illo et solitario vivendi modo, qui nimis amorem proprium sapit, ad cohabitationem, convictum, consociationem quae caritatem redolent et unioni favent, transferatur*?

Avec ou sans la vie communautaire, certains prêtres

ont conçu, pour soutenir, épauler, faire grandir leur vie sacerdotale, l'idée de leur adjoindre les vœux religieux. Nous ne parlons pas des prêtres quittant le ministère paroissial pour entrer dans un Institut ou dans un Ordre appliqué à d'autres fonctions (1); nous parlons de prêtres demeurant dans le clergé diocésain, mais voyant là le moyen de donner un stimulant de premier ordre à leur zèle de perfection sacerdotale.

Faut-il dire que si, aux yeux de plusieurs, cette formule mérite les plus hautes louanges, à l'estimation de certains autres elle ne vaudrait pas beaucoup qu'on s'y arrêtât ?

Considérons un instant les objections qu'on croit pouvoir faire; elles se ramènent pour la plupart aux trois énoncés suivants :

— Le sacerdoce ne suffit-il pas à constituer dans la vie religieuse ?

— Le sacerdoce, à lui seul, exige la perfection. A quoi bon les vœux ? Ils ne seraient que superfétation.

— Si l'on favorise l'idée des vœux, cela ne risque-t-il pas d'accréditer l'opinion que le sacerdoce pourrait ne supposer qu'une vertu moyenne, qu'une perfection au rabais ?

De la première objection, le principal protagoniste a été le Cardinal Mercier. Dans sa *Retraite sur la Vie Intérieure*, n'a-t-il pas intitulé son IV^e^ entretien à ses prêtres : *Oui ou non, sommes-nous des religieux?*

Mais n'est-ce pas donner au vocabulaire une extension imprévue que d'appeler le prêtre, par le simple fait de son sacerdoce, un vrai religieux ?

La vie religieuse est, dans l'Église, quelque chose de nettement précisé : c'est l'appartenance, par les trois

(1) Sur le choix entre la vie religieuse et la vie du clergé séculier, ou sur le passage de celui-ci à celle-là, nous avons publié quelques pages auxquelles nous renvoyons (*Études*, 5 octobre 1922). Voir aussi *Dictionnaire Apologétique de la Foi Catholique*, les articles *Vocation* et *Vœux*.

vœux de pauvreté, de chasteté et d'obéissance, à un Institut approuvé par Elle. Ne convient-il pas, sous peine de troubler les idées, de garder aux mots leur signification génuine?

Mais il y a bien plus qu'une question de vocabulaire : le but premier du sacerdoce et le but premier de la vie religieuse ne sont point absolument identiques. Le sacerdoce est une fonction ordonnée de soi et directement au bien du prochain; la vie religieuse vise de soi et directement la sanctification personnelle du sujet. L'Église, qui a besoin de quelques-uns de ses membres pour veiller sur le troupeau, se choisit plusieurs baptisés auxquels, après une préparation voulue, elle donne la consécration sacerdotale. Que leur demande-t-elle? D'être aptes à exercer les fonctions du culte; rigoureusement, c'est tout. Elle n'exige pas d'eux qu'ils renoncent le plus possible aux biens de ce monde; non, simplement dans la mesure où cela nuirait à son ministère. Elle n'exige pas d'eux qu'ils s'engagent par vœu, sous peine de faute, à obéir; non, elle ne les lie que par une promesse. Dans l'Église Orientale, elle ne leur demande même pas de ne pas contracter mariage. C'est le bien des ouailles qui est en vue. Que le sujet ait les qualités voulues pour cela, l'Église, tout en désirant de son prêtre davantage, n'exige pas de lui davantage. Autrement dit, l'Église fixe un minimum que chacun, bien entendu, peut dépasser, qu'il est infiniment souhaitable qu'il dépasse, mais auquel, théoriquement, on peut se tenir sans manquer à ses obligations. — Dans la vie religieuse, l'objectif est différent. Les trois grands empêchements au don total de soi à Dieu étant l'attachement aux biens de ce monde, à la volonté propre, aux affections du cœur, l'Église réclamera du religieux qu'il s'engage officiellement à briser toute attache aux biens de ce monde : pauvreté mise sous la sanction d'un vœu; à briser toute attache à sa volonté propre : obéissance mise sous la sanction d'un vœu; à garder le célibat, ne fût-il pas prêtre.

A l'origine de la vie monastique, que cherchaient ceux

qui aspiraient à l'état religieux? Non pas, de soi, servir l'Église par l'apostolat près des fidèles, mais se vouer à une forme de sainteté personnelle qu'ils estimaient propice; le plus souvent, ils n'étaient pas prêtres; seuls, quelques-uns d'entre eux portaient la charge du sacerdoce pour le service intérieur de la communauté monacale. Un religieux peut ne pas être prêtre; un prêtre n'est pas de soi un religieux : ce sont là deux états différents.

Mais, dira-t-on, — c'est la seconde objection — le sacerdoce n'exige-t-il pas la perfection? Dès lors, à quoi bon les vœux? L'*Ouvrier de la Moisson* ferait volontiers sienne cette position (1); ce serait à tort, croyons-nous.

A supposer même que les vœux religieux venant s'ajouter au sacerdoce séculier (2) ne constitueraient qu'un simple rappel d'obligations antérieures, il ne faudrait pas en conclure qu'ils se trouveraient, pour autant, inutiles. Nous sommes si faibles que d'avoir, pour nous pousser au bien, deux ordres de motifs, ne s'avérerait pas négligeable.

Mais est-il vrai que, en matière de pauvreté, voire d'obéissance, les vœux religieux n'ajoutent rien? Non, c'est inexact. Mgr Mercier, dont on se sert parfois contre la thèse que nous défendons, n'a-t-il pas lui-même, après avoir un certain temps hésité, rallié la thèse classique, et vu un avantage à conseiller les vœux? Au début de sa fondation d'une *Fraternité sacerdotale des Amis de Jésus*, il n'en semblait point partisan. Peu à peu, il permit à certains les vœux de religion mais émis seulement

(1) Par exemple, décembre 1927, p. 5 : « En soi, le sacerdoce comporte tout ce qui résulte des vœux religieux. » — « Pour un prêtre, faire des vœux, c'est faire double emploi, c'est une répétition » (janv. 1925, p. 7).

(2) Qu'on nous pardonne l'emploi de ce mot. D'aucuns refusent de l'accepter désormais; ce n'est point notre faute s'il est du vocabulaire courant. On propose de lui substituer l'expression « clergé diocésain ». Si nous gardons, à l'occasion, le mot de « séculier », c'est sans aucune nuance péjorative et simplement pour la plus grande clarté du présent débat.

au for intime; puis, il fut gagné à l'idée d'une reconnaissance officielle de ces vœux par l'Église et eut la joie, quelque temps avant sa mort, de recevoir de Rome, dans ce sens, toutes les approbations désirables. A ses prêtres à qui il demandait déjà, au nom de leur seul sacerdoce, une perfection de « religieux », il ne trouva pas simple superfétation de leur voir émettre, en plus, les vœux de religion (1).

Et nous ajouterions volontiers ceci : admettons que l'argument vaille, ne faut-il pas l'étendre alors à tout chrétien? Tout baptisé n'est-il pas, au seul titre de son baptême déjà, tenu à la sainteté : « Soyez parfait comme le Père céleste est parfait », cela est dit à n'importe quel chrétien; l'Église approuve cependant que certains de ces baptisés s'engagent formellement à tendre de tout leur cœur à vivre au mieux cette perfection, et, pour cela, à embrasser la vie religieuse. Pourquoi le prêtre, tenu sans doute à la sainteté au titre déjà de son sacerdoce, ne chercherait-il pas à mieux s'efforcer encore d'y tendre en s'engageant par des vœux? Parlant des clercs vivant en vie commune mais sans vœux et leur comparant ceux qui ont émis des vœux, le pape Léon XIII, dans sa lettre au Cardinal Richard sur l'Américanisme, n'hésite pas à

(1) Quand nous disons « en plus », nous ne prétendons pas qu'en adoptant la vie religieuse le prêtre ajoute une certaine « quantité » de charité à sa charité préexistante. M. le Chanoine Masure (dont nous ne partageons pas d'ailleurs toutes les idées en matière de vocation religieuse) raille aimablement, et avec raison, ceux qui paraissent tenir cette position (Bulletin de l'*Union apostolique*, sept.-oct. 1929, p. 179, reproduisant un article paru dans le *Bulletin des anciens élèves de Saint-Sulpice*). Nous disons ceci, simplement : quand saint Thomas compare vie religieuse non sacerdotale et sacerdoce séculier, il distingue l'*état*, l'*ordre* et la *fonction*. Le prêtre par l' « ordre » et la « fonction » l'emporte sur le religieux; par contre l' « état » du religieux est supérieur à l' « état » (séculier) du prêtre diocésain. Il est clair que si le prêtre diocésain en vient à émettre les vœux religieux, il a ajouté quelque chose de meilleur à son « état » préexistant. C'est la distinction dont certains ne veulent pas, mais qui s'impose, entre perfection (ou charité) individuelle et état de perfection.

donner la préférence à la vie avec les vœux, et son appréciation n'est point banale : *longe pluris sunt habendi*, « cette forme est en soi bien supérieure » (1).

Il reste une troisième objection : si l'on favorise l'idée des vœux pour le prêtre séculier, il aura tendance à oublier tout ce que son sacerdoce réclame déjà de vertu. C'est par crainte de ce danger d'oubli que l'*Ouvrier de la Moisson*, en juin 1928 par exemple, écrivait en déconseillant à ses Prêtres Communautaires d'émettre des vœux : « Il faut mettre en lumière que les vœux sont un rappel des devoirs du sacerdoce, mais que ces devoirs existent avant le rappel, et qu'il faut se libérer d'une

A ce compte, dirons-nous, l'Église devrait supprimer situation de fait. »

la possibilité d'accès aux vœux pour le baptisé ordinaire, parce que cette perspective risquerait de lui faire croire qu'au seul titre de simple chrétien il n'est pas tenu déjà de mener une vie sainte. Le fait de mettre, à côté d'une forme de vie, une forme de vie supposée plus haute, ne fait pas que la première ne réclame beaucoup déjà.

Nous croyons qu'on ne redira jamais assez au prêtre séculier qu'il est tenu à une très grande perfection par le fait de son sacerdoce. Saint Thomas d'Aquin n'hésite pas

(1) Un des reproches que nous avons entendu faire par des prêtres à la pratique des Vies Communautaires telle que nous l'avons décrite, c'est de présenter tous les « inconvénients de la vie ensemble, sans fournir en même temps le grand moyen de les accepter au mieux », — à savoir les vœux. Les vœux ne sont point, à coup sûr, une panacée; on ne peut nier qu'ils n'aient toutefois, en même temps que leur beauté, leur utilité. C'est ce que M. le chanoine Jeuné souligne dans le rapport précité, p. 124 : « Les deux états rapprochés forment une harmonie parfaite, celle de la fin réunie aux moyens. » — La fin du paragraphe est de rédaction moins heureuse, et passablement décourageante : « Mais la conjonction de l'un et de l'autre sur une même tête ou dans une même communauté apparaît, sous le régime du péché originel, comme assez difficile et presque impossible. »

à dire : « à une plus grande perfection intérieure que le religieux » (non prêtre) (1). Mais nous ne croyons pas qu'il ne puisse y avoir aucun intérêt, s'il aime cette forme de vie, à lui ouvrir la possibilité et à lui montrer la grandeur des vœux religieux adoptés par lui comme moyen de pousser aussi loin que possible les magnifiques exigences de son sacerdoce. Pourquoi priver le prêtre de ce qui est accessible à tout fidèle, et qui, au jugement de l'Église, constitue dans ce qu'elle reconnaît être non la perfection mais l'état de perfection ? (2)

Nous avons évité, dans cet essai de mise au point, de faire état d'un argument dont plusieurs acceptent le bien-fondé, mais qui n'apparaît pas à tous avec une grande valeur probante, à savoir l'argument historique.

Est-ce que historiquement, pour autant qu'on en peut connaître, les premiers évêques et les premiers prêtres ont pratiqué ou non les conseils évangéliques, suivant en cela l'exemple des apôtres — si du moins il faut donner ce sens au : *Ecce nos reliquimus omnia et secuti sumus te* ? D'aucuns ont opiné pour l'affirmative. Parallèlement à ce désir des clercs, une ambition de vie parfaite par la pratique des conseils aurait germé chez des laïques. Dès que l'Église s'était vue libre, les prêtres se seraient groupés en collèges ou communautés : d'où l' « ordre clérical » ou « canonique »; les groupements parallèles de laïques auraient constitué l' « ordre monastique », pépinière naturelle, en l'espèce, de l'ordre clérical et appelé bientôt à se composer non plus de laïques seuls, mais aussi de prêtres.

Le clergé séculier sous sa forme actuelle n'aurait été

(1) *Requiritur major sanctitas interna quam etiam religionis status.* II^{a} II^{ae}, q. 184, a. 6.

(2) C'est ce que montre de pertinente façon une brochure fort opportune de M. l'abbé Lemaître, Directeur au Séminaire de Philosophie du diocèse de Lille : *Sacerdoce, Perfection et Vœux* (Desclée, de Brouwer). Nous en conseillons vivement la lecture : les preuves serrées et le ton attachant font de ces pages un document d'une solide exactitude et d'une précieuse sérénité.

qu'une création postérieure — *saccularitas in clericis non est praecepta sed permissa* —, et l'Église, malgré les réclamations d'un saint Pierre Damien par exemple, n'aurait pas cru devoir blâmer l'abandon par certains de la vie « régulière ». Nombre de prêtres cependant auraient préféré l'ancienne formule et, pour se distinguer de leurs confrères isolés, se seraient constitués en « chanoines réguliers ». En même temps, de l'ordre clérical et de l'ordre monastique anciens, des instituts nouveaux se formèrent, « ordres mendiants » ou « clercs réguliers ».

Nous ne prenons point à notre charge cette vue d'histoire dont plusieurs détails sont avancés sans grande preuve et probablement controuvés. Il suffit qu'à un moment donné, et ceci ne paraît pas niable, la vie sacerdotale dans le clergé hiérarchique se soit parfaitement harmonisée avec des vœux.

Si elle a pu s'en accommoder jadis et ne s'en est pas trouvée mal, au contraire, pourquoi, dans quelques-uns de ses représentants tout au moins, ne s'en accommoderait-elle pas encore à notre époque et pour le mieux de sa fécondité et de son expansion plénière? (1)

(1) Ce qu'il conviendrait d'éviter lorsqu'on parle de cette question des vœux, c'est l'emploi d'expressions péjoratives susceptibles de jeter sur eux une sorte de discrédit. Il y a d'excellents arguments pour prôner la vie sans vœux; à quoi bon, pour la mettre plus en relief, discréditer les vœux? Avec beaucoup de sagesse, Mgr de Guébriant, après avoir expliqué pourquoi les prêtres des Missions Étrangères ont cru devoir préférer la forme d'une Association de prêtres séculiers, refuse de prendre à sa charge tout ce qu'il pourrait rencontrer chez tel ou tel de moindre estime pour la vie religieuse : « Peut-être est-on porté à croire que si on était moine on serait moins missionnaire... Je ne discute pas la valeur de ses conceptions. » (*Bulletin de l'Union Apostolique*, février 1930, p. 46.)

— D'aucuns sont plus sévères. Rappelant que le P. Le Doré fut sur le point d'imposer à ses subordonnés, comme Supérieur Général des Eudistes, le vœu d'obéissance, son historien écrit : « C'eût été plus qu'une réforme. La Société des Eudistes eût perdu son caractère nettement ecclésiastique pour adopter la règle religieuse; elle eût brisé avec son passé, son histoire, ses traditions. La charité

Il ne s'agit pas, évidemment, de prôner pour tous les prêtres indistinctement l'annexion de la vie religieuse à leur sacerdoce. Un moyen peut être bon en soi sans être bon pour tous; c'est le cas. Seuls ceux que Dieu attire à cette forme de vie gagneront à s'y engager, et là autant qu'ailleurs, plus qu'ailleurs, il importe de respecter l'absolue liberté des âmes.

A la difficulté : Cela ne risque-t-il pas de constituer comme deux clergés, une sorte d'état dans l'État; d'un côté, les prêtres avec vœux qui se considéreront comme l'élite, de l'autre, les prêtres jugeant que la vie de simple séculier suffit à les sanctifier? — N'est-il pas facile de répliquer : Si évidemment les prêtres qui s'engageraient plus étroitement à Dieu par des vœux faisaient état de leur souci d'un sacerdoce plus fervent pour écraser des confrères de leur mépris, ils seraient par là bien peu prêtres et trahiraient singulièrement à la fois leur sacerdoce et leur vie religieuse. D'ailleurs, il n'est question en tout cela que d'une profession tout intérieure, et donc rien ne peut porter ombrage aux confrères; tout prêtre devant tendre lui-même à être un saint ne pourra que se réjouir de voir tel ou tel de ses amis choisir une formule susceptible de l'amener, à ce qu'il croit, mieux au but. Il serait étrange, en vérité, qu'on trouvât tout naturel que des collègues devinssent prêtres de Saint-François-de-Sales, par exemple, ou de Jésus-Hostie, et qu'on s'alarmât de les voir contracter des vœux si bon leur semble; n'y aurait-il pas là crainte absolument déraisonnable?

Mais cela va donner aux prêtres deux supérieurs? —

jusqu'ici, conformément à la volonté du fondateur, a suffi pour unir les membres de la Congrégation entre eux et à leur chef; à quoi bon lui substituer le lien du vœu d'obéissance, plus dur peut-être, mais moins noble assurément et moins fraternel? » (*Vie*, par le P. Rovolt, t. II, p. 225; Besançon, 1925.) Il convient de respecter assurément l'idée du P. Eudes, comme d'ailleurs toutes les organisations qui n'ont pas cru devoir adopter les vœux, mais n'est-ce pas traiter bien sévèrement le vœu d'obéissance?

Qu'importe si le Supérieur au point de vue religieux, et c'est le cas, n'intervient en rien pour les questions de postes, de fonctions à remplir, de déplacements à effectuer, etc., et s'il n'est là que pour aider le prêtre à se montrer plus déférent vis-à-vis de son Ordinaire, plus détaché, plus obéissant, meilleur « séculier » ? (1)

Quelqu'un peut-être demandera : Mais si le prêtre du clergé diocésain peut, sur place, bénéficier de la vie religieuse, cela ne va-t-il pas tenter beaucoup de jeunes gens et tarir dès lors ou diminuer sensiblement le recrutement des Ordres monastiques et des Instituts de « réguliers » ? — Nous répondons : Ce sont deux vocations nettement différentes et qui garderont chacune leur attirance; l'hésitation ne se produira que pour quelques sujets. Aussi bien, pourvu que l'Église soit servie au mieux, qu'importe que ce soit ici ou là ? D'ailleurs, plus il y aura de paroisses ferventes, plus germeront de vocations religieuses ou sacerdotales. Et si les vœux doivent aider les prêtres diocésains à être plus fervents, les vocations de toutes sortes dans leurs collèges ou leurs paroisses deviendront plus nombreuses, et donc, en définitive, Ordres monastiques ou Instituts « réguliers » ne pourront qu'y gagner.

* * *

Comment ne pas conclure par un acte de magnifique espoir en face des efforts si généreux de notre clergé pour travailler à l'œuvre de sa sanctification ?

Nous ne disons pas que seuls ont le souci de la perfection de leur état les prêtres qui cherchent à utiliser l'un

(1) Il va de soi qu'il est mieux, pour le prêtre restant en paroisse et s'engageant par les vœux religieux, qu'il n'ait pas pour supérieur religieux son Ordinaire; cela rend plus indépendant ce dernier à son égard. Ainsi en va-t-il pour les Prêtres du Cœur de Jésus, par exemple, ou les Fils de la Charité. Au contraire, pour la Fraternité Sacerdotale fondée par le Cardinal Mercier, le supérieur « religieux » est le chef du diocèse.

des trois moyens sur lesquels nous avons cru, en raison de leur intérêt et des discussions que parfois ils soulèvent, devoir insister : groupements, vie commune, vœux.

Le fait cependant qu'il y ait discussion sur les meilleurs procédés à employer en vue d'une mise en valeur toujours plus féconde des richesses sacerdotales, et sur les avantages d'une méthode plutôt que d'une autre, prouve une étonnante vitalité et de précieux désirs.

A une heure où s'organise l'Action catholique, c'est-à-dire où, sous l'égide de l'Église et à la parole du Pape, les laïcs sont appelés à une compréhension meilleure et à un exercice plus effectif de leur rôle apostolique, il n'est pas de mince conséquence de voir naître dans le clergé une évidence chaque jour accrue du besoin qu'ont les fidèles de prêtres à sainteté éminente qui soient pour eux, pardessus toute autre fonction, des ravitailleurs spirituels.

Peut-être vers ces derniers temps le prêtre avait-il tendance à s'absorber trop dans des tâches qu'il aurait gagné à faire faire ou à laisser faire par des laïcs, au détriment parfois de sa vie de prière et d'union à Dieu. L'apostolat dans chaque milieu social se fera surtout, sinon uniquement, par des apôtres du milieu social lui-même; la fin de la lettre *Quadragesimo anno* le rappelait récemment (1). Le prêtre, qui par son sacerdoce est pour ainsi dire « hors classe », aura moins peut-être à tout régir, il pourra passer la main en beaucoup de cas, quitte à toujours inspirer et contrôler, comme c'est son devoir, mais sans chercher à tout exécuter. De ce chef, son rôle ne va-t-il pas se limiter?

(1) « Pour ramener au Christ ces diverses classes d'hommes qui l'ont renié, il faut avant tout recruter et former dans leur sein même des auxiliaires de l'Église. Les premiers apôtres, les apôtres immédiats des ouvriers seront des ouvriers, les apôtres du monde industriel et commerçant seront des industriels et des commerçants. Ces apôtres laïques du monde ouvrier ou patronal, c'est avant tout à vous, vénérables Frères, et à votre clergé qu'il revient de les rechercher avec soin, de les choisir avec prudence, de les instruire. Une tâche très délicate s'impose dès lors aux prêtres... », etc.

Se limiter en surface, il est possible; s'accroître, à coup sûr, en profondeur. Puisque beaucoup de travail matériel et de détail sera réalisé par d'autres, il pourra mieux donner son temps à ses tâches essentielles : l'approfondissement de sa vie de prêtre.

Quand, au début du christianisme, les prêtres risquèrent d'être débordés par l'immensité de l'apostolat, ils confièrent tel ou tel département aux diacres afin de s'appliquer plus instamment au ministère de la parole et à la prière, *instantes orationi et ministerio verbi*. En quelque manière, la comparaison vaut. La paroisse ancien modèle va se modifiant et sera, sous peu, plus voisine de ce qu'on rencontrait au Moyen-Age, c'est-à-dire mieux adaptée aux conditions sociales des divers paroissiens. De suggestifs aperçus en ce sens nous sont donnés ici ou là, et pour ne citer que trois documents, dans *La J. O. C. et la Paroisse*, de M. l'abbé Cardyn (1), dans *La Paroisse et les grands mouvements d'Action Catholique*, de M. l'abbé Vandermarlière, doyen de Cysoing (Nord) (2), et dans *Apostolat ecclésiastique, Apostolat laïque*, de M. le chanoine Tiberghien, chargé des cours de religion aux Facultés Catholiques de Lille (3).

Organisée davantage vers la conquête et non plus seulement vers la conservation statique du troupeau acquis, grâce au dynamisme échelonné et diversifié de l'Action catholique, la paroisse, qui toujours a exigé pour sa marche féconde un clergé à vie intérieure ardente, requerra de plus en plus, pour qu'il y ait distribution judicieuse et constamment renouvelée de sève divine aux militants chargés eux-mêmes de féconder leurs différents milieux,

(1) Aux Éditions Jocistes, 90, rue des Palais, Bruxelles; — 7, rue Saint-Vincent, Paris-18e.

(2) Rapport présenté au Congrès Diocésain de Lille, octobre 1931, et publié dans les *Dossiers de l'Action Populaire*, 10 janvier 1932, ainsi que dans la *Croix de Paris*, 15 juin 1932.

(3) « *Nos Œuvres* », Bulletin des Associations et des Œuvres Catholiques du Diocèse de Lille, 8 mars 1931.

de prêtres faisant perpétuellement provision de forces neuves et de surnaturel grandissant, et qui puissent créer des militants instruits et des apôtres saints.

L'Action catholique, si savamment prévue et distribuée qu'elle soit, si elle ne possède pas, pour l'animer en profondeur, un sacerdoce de tout premier ordre, sera vite un grand corps figé, des cadres morts.

Les fidèles peuvent se réjouir. Leurs guides sont à la hauteur. Le clergé a toujours fait honneur à sa lourde tâche et à la dignité qui lui est dévolue. Rarement peut-être il a eu plus de conscience de la sainteté qu'il lui fallait, et rarement il a cherché davantage qu'à notre époque le moyen de se préparer aux temps difficiles et féconds qui s'annoncent.

R. Plus, S. J.

Le mouvement de la vie spirituelle

Le sacerdoce et les vœux

Question actuelle, s'il en est. Des communautés de prêtres s'organisent et retiennent l'intérêt et la faveur de beaucoup. Des études se multiplient sur la perfection religieuse dans ses rapports avec le sacerdoce.

Sans doute ce ne sont point là nouveautés. Le Cardinal Mercier s'en était déjà préoccupé, et Mgr Fulbert Petit, archevêque de Besançon, dès 1907, y voyait une manière efficace d'accroître la vie spirituelle dans le clergé français.

Voici que M. l'abbé Georges Lemaître, directeur au séminaire de Merville (Nord), vient, à son tour, en une excellente et lumineuse brochure (1), de dire son mot. Et ce mot est une exhortation chaleureuse et très solidement documentée à prononcer les vœux de religion pour ceux qui s'y sentent attirés. Non qu'il en veuille faire une règle générale; il prétend seulement encourager les appelés. En exergue n'a-t-il pas cité le mot du Cardinal Mercier : « Fort bien, j'y applaudis, si l'Esprit-Saint vous le suggère » ?

Nul ne songe à nier que le sacerdoce exige la perfection, et l'on se rappelle le mot de saint Thomas : « Le fait d'être engagé, par la réception des saints ordres, au service du Christ lui-même dans le Très Saint Sacrement de l'autel, impose une obligation plus stricte de sainteté intérieure que l'état religieux. » Il n'est, pour s'en persuader, que de se remémorer les grandeurs sublimes du sacerdoce qu'au jour de l'ordination on a librement et généreusement assumées. Le prêtre représentant de Dieu auprès des âmes, continua-

(1) *Sacerdoce, perfection et vœux.* Desclée, De Brouwer et Cie, 1 broch., 104 pp.

teur du Christ, ministre de la Sainte Église, agissant « au nom et en la personne du Christ », comment ne devrait-il pas être saint ? N'y est-il pas aidé puissamment, d'ailleurs, par la grâce sacramentelle et par la convenance psychologique requise pour l'exercice de si hautes fonctions ?

Mais enfin, comme le note l'auteur, « le sacerdoce n'est pas ordonné directement et immédiatement à la perfection du prêtre ». Il y a une « indépendance relative entre la sanctification du fidèle et la sainteté du prêtre ». D'où le danger, l'essentiel étant assuré, de se faire illusion sur les exigences de sainteté de la vocation sacerdotale. « Le sacerdoce ne procure pas toujours la perfection et peut même parfois *per accidens* devenir un obstacle », à raison du souci et de l'activité extrême d'un ministère surchargé.

Quels moyens d'éviter ce danger et de faire rendre au sacerdoce la plénitude de ses bienfaits spirituels ? Il y a d'abord les moyens obligatoires qui doivent, dans le prêtre, développer le chrétien. « S'il manque des prêtres à la terre, disait M. Thellier de Poncheville, il manque surtout aux prêtres le Christ, ou plutôt il manque au Christ, par notre faute, de se réaliser pleinement dans ses prêtres. » L'Église exige donc qu'ils prient, s'examinent, se confessent. Les canons 125 et 126 du Droit Canon y insistent à bon droit.

Mais il y a aussi un moyen facultatif, hors de pair. C'est la pratique des vœux, élément spécifique de la vie religieuse et qui impliquent tout le reste. Ils sont le moyen le plus propre à disposer une âme à la parfaite charité. Car, suivant le mot du R. P. Lemonnyer, « ils assurent, dans toute la mesure réalisable ici-bas, l'entière disponibilité du cœur et de l'esprit pour la parfaite charité et pour ses œuvres insignes ».

M. l'abbé Lemaître montre alors les avantages des vœux pour l'esprit sacerdotal : « Comment l'holocauste des vœux ne serait-il pas en harmonie avec le sacerdoce ? », et pour l'action sacerdotale, puisque « toute la vie humaine, c'est-à-dire délibérée et volontaire, du religieux se trouve élevée, d'office et jusque dans sa source même, au rang de culte et de service religieux de Dieu, et devient une perpétuelle et sainte liturgie » (P. Lemonnyer).

Qu'on n'objecte ni l'inutilité du vœu, ni son inopportunité, ni son incompatibilité, ni son impossibilité pratique. L'auteur répond à toutes ces objections et conclut que les prêtres, « en joignant la vie religieuse à la vie sacerdotale,

n'ont qu'un désir : se disposer, de la manière qu'ils croient voulue par Dieu, à travailler, selon leur pouvoir, à la tâche confiée par le Christ à ses prêtres, l'embrasement du monde : *Ignem veni mittere in terram, et quid volo nisi ut accendatur?* »

*
* *

Les yeux de la foi

La foi est le fondement de toute vie spirituelle. Elle correspond, dans l'ordre surnaturel, aux premiers principes dans l'ordre naturel. Rien donc de plus important pour une âme intérieure que d'en avoir une exacte et profonde conception. En quelques pages parues récemment, le R.P. Chenu, O.P. (1), a, contre bien des erreurs et des préjugés, rétabli la véritable nature, trop oubliée, de la foi.

De cette première démarche de l'âme au plus intime d'elle-même dépend le mouvement général, l'orientation et la fécondité d'une vie spirituelle. Qu'est donc à sa source même cet élan vital de la foi ?

Par réaction contre le protestantisme, on a considéré la foi non point comme une illumination privée, mais « comme une obéissance à une règle, dont la détermination a été confiée par le Christ à une Église ». La foi adhère à un « dogme ». Ainsi fut-on amené à mettre l'accent sur la docilité à un enseignement perçu plutôt que sur « la lumière infuse, grâce mystique déjà, que les dons du Saint-Esprit viendront épanouir ». On en arriva même à faire de l'Église non pas seulement une garantie externe de la connaissance de l'objet divin, mais le moyen propre de cette connaissance, le motif de l'assentiment de foi.

C'est là l'origine fâcheuse de cette spiritualité moderne pour qui l'obéissance devient le trait spécifique de la perfection, tandis que l'amoureuse contemplation de la vérité ne doit se développer qu'avec réserves et précautions.

Ce n'est point là le juste équilibre de la vie chrétienne. Ce qui est premier, ce n'est pas la formulation du dogme, commandée souvent par des contingences historiques ou des exi-

(1) *Revue dominicaine*, décembre 1932.

gences pratiques, c'est le contenu, c'est l'objet, en référence immédiate avec la vie éternelle. La foi est donc « *une assimilation à la connaissance que Dieu a de lui-même* » (S. Thomas). C'est elle qui « nous conduit au Dieu vivant que nous sommes appelés à contempler au ciel, et avec lequel nous nous familiarisons déjà sur terre, grâce aux certitudes que nous donnent les articles de foi ».

Dès lors la distinction si fréquente entre la *foi* et l'*esprit de foi* n'a plus de raison d'être. « La foi n'a rien au-dessus d'elle-même qui puisse la vivifier : par tout son être et de toutes ses forces, elle atteint directement le Dieu vivifiant. » Elle va donc susciter dans l'esprit du croyant une insatiable curiosité. « Il ouvrira tout grands ses yeux — les yeux de la foi... Car il est pris par son objet mystérieux, et, tant qu'il peut, il cherche à avoir quelque intelligence du mystère de la vie divine. » Cette insatisfaction, cette inquiétude, sont *dans la nature même* de la foi. Et ainsi « l'ardeur du mystique, loin d'échapper comme par une voie extraordinaire, à la loi de la vie chrétienne, ne fait que suivre jusqu'au bout son normal épanouissement. C'est à une fausse théologie de la foi que s'adosse la division qu'on a établie entre l'ascétique et la mystique ».

*
* *

Le Congrès des Missionnaires diocésains de France

Est-il encore temps d'en parler ? Oui, puisque les leçons qui s'en dégagent sont toujours d'actualité, et le seront aussi longtemps que se posera le problème de l'évangélisation des masses.

C'est à Paris en mai 1932 que ce Congrès s'est tenu, et un compte-rendu récemment publié (1) est venu perpétuer ses enseignements. J'en veux seulement dégager l'esprit général, que Mgr Fillion précisait ainsi, dans son discours de clôture : « Nous demanderons aux chrétiens, pour être chrétiens, de ne plus se contenter de formules négatives... Les émigrés qui

(1) Paris, Missions diocésaines, 19, rue Vitot.

continueront de se tenir en marge verront ce monde en évolution se transformer sans eux et, ce qui est plus pénible, ils donneront à nos contemporains l'impression que le catholicisme n'a pas les idées de force et de vitalité suffisantes pour pénétrer tous ces courants de l'esprit de Jésus-Christ... »

C'est poser le problème de l'adaptation de la prédication au temps présent. Et parmi les vœux votés par le Congrès, je relève ceux-ci, qui me paraissent le plus urgents :

« ... que le langage des missionnaires soit le langage de leur temps...

« ... qu'ils n'hésitent même pas à donner, au cours de la mission, un véritable enseignement social, mais en le rattachant exclusivement à l'Évangile...

« ... que les missions servent aux fidèles à apprendre ce qu'est la Messe et comment il faut la suivre. Qu'à cet effet, et par telle ou telle méthode appropriée, la Messe, mieux comprise et mieux suivie, devienne le culte par excellence du chrétien moderne et reste pour lui une prédication vivante... »

Que Dieu donne à tout prédicateur de réaliser des vœux si opportuns !

*
* *

Le Cœur apostolique de Jésus

Il faut contribuer à la reconstruction sociale du monde, et l'Église n'y ménage pas ses efforts. Rien pourtant de cette immense activité ne vaudra que si elle s'appuie sur la prière. Pie XI récemment ne disait-il pas qu'il fallait avant tout recourir à ces armes de lumière, la prière et la pénitence ?

Dans le même esprit, au milieu des angoisses de la guerre, des âmes avaient conçu le dessein très noble d'ériger sur le sommet du Mont des Oliviers un temple votif au Sacré Cœur de Jésus. Vœu ardent de l'univers catholique pour hâter la paix. Vœu qui s'inspirait de la doctrine du Corps mystique du Christ et qui ne se résignait pas à laisser inactives ces paroles de l'Évangile : « Aimez-vous les uns les autres... Qu'ils soient un. » C'est ainsi que le Vœu de Jérusalem tend à resserrer les membres dispersés de la chrétienté autour de ce sommet spirituel qu'est le Mont des Oliviers, la montagne des Nations.

Début modeste. Un Français, M. Legentil, fit seul le vœu national au nom de la France. Mais un jour, la paix revenue, on vit le Cardinal de Paris, en présence du Patriarche de Jérusalem, au milieu d'évêques et de tous les catholiques de la Ville Sainte, poser la première pierre de la Basilique du Sacré-Cœur au Mont des Oliviers.

Un « Bulletin du Vœu de l'Univers catholique pour l'érection d'une basilique du Sacré-Cœur à Jérusalem » paraît régulièrement (1), et récemment M. Lémius, ancien supérieur de Montmartre, publiait une brochure sur « le Cœur apostolique de Jésus et le Vœu de l'univers catholique » (2), tout inspirée du mot de l'épître aux Hébreux : « Frères saints, participants de la vocation céleste, regardez Jésus apôtre. » Cœur apostolique, symbole du zèle de Jésus pour le salut des âmes et de l'amour qui suscite les apôtres. Force irrésistible pour le missionnaire qui se livre sans réserve à l'action de l'Amour. Force de conquête, qui rejoint donc le Vœu de Jérusalem, puisque ce vœu, nous l'avons dit, a pour but d'obtenir du Sacré-Cœur que toutes les Nations du monde entier s'unissent dans la même foi et dans la même charité pour établir le règne universel de Dieu dans la paix.

Tel est ce mouvement de piété, qu'il importait de signaler à ceux qu'une vocation d'apôtre pousserait à unir leurs prières et leurs sacrifices à tous ceux que l'œuvre a déjà offerts à Dieu. D'ailleurs un effort nouveau est tenté. Un comité de propagande s'est constitué à Paris, qui s'efforce de hâter l'achèvement de la basilique érigée et d'intensifier la croisade spirituelle qui veut unir les âmes dans le Christ pour la pacification des peuples.

*
* *

L'Association Catholique d'Infirmières (A. C. I.)

Œuvre de charité et de bienfaisance sociale, fondée à Lyon voici peu d'années. Son but ? Avoir une *école* préparant au

(1) Rédaction et administration : 13, rue de la Dalbade, Toulouse.
(2) Toulouse, Librairie Privat, 14, rue des Arts. 1932, 88 pp. Prix : 3 fr. 50.

diplôme d'infirmière de l'État, mais une école où l'on donne une solide formation religieuse et morale, où les candidates (jeunes filles de 18 à 35 ans) doivent offrir des garanties morales et intellectuelles assez strictes et qui peuvent bénéficier de prêts d'honneur et de bourses, pour le cas où elles ne pourraient assumer les frais d'études.

A côté, il y a un *foyer* pour les infirmières qui désirent se reposer. L'Association leur offre ainsi une sauvegarde contre le danger le l'isolement, un centre de réunion, des secours en cas de maladie, des postes selon leur goût, etc...

L'Association catholique d'Infirmières (dont le siège est à Lyon, 86, Chemin de Choulans) est ainsi appelée à rendre de grands services à bien des jeunes filles qui aujourd'hui cherchent à s'assurer d'une situation tout en vivant dans un milieu chrétien.

fr. P. Boisselot, O. P.

Pour la lecture spirituelle

ÉCRITS SPIRITUELS

Doctrine

Dom Anschaire Vonier, O. S. B. *La Nouvelle et Éternelle Alliance*. Traduit de l'anglais par M. le chanoine L. Lainé. — Saint-Brieuc, A. Prud'homme, 1932; in-8° écu, VI-264 pp.

L'abbé de Sainte-Marie de Buckfast ne jouit pas encore en France du renom et de l'autorité qu'il s'est depuis vingt ans acquis en Angleterre, par ses ouvrages de forte et substantielle doctrine. Le présent volume fera désirer vivement de voir ses autres œuvres mises à la portée du public français, car c'est un beau livre.

L'auteur y veut présenter, en dehors de toute controverse, « les éléments permanents du Catholicisme », mettant en relief « l'élément transcendant, divin, fort négligé aujourd'hui. Les livres de religion et de piété n'étudient guère que la part de la personne humaine dans la vie chrétienne et mystique. J'ai voulu donner à l'élément divin la place qui lui est due » (p. v).

Il part de ce principe « que l'Incarnation du Fils de Dieu a créé entre Dieu et l'homme des relations nouvelles, privilégiées et indestructibles. Dieu est entré, par le sang du Christ, dans une Alliance nouvelle et éternelle avec l'homme : Il a fait un Testament nouveau et définitif » (p. 5). Le développement de cette idée centrale procède par touches successives et puissantes; les vagues de lumière se pressent l'une après l'autre, pour établir enfin l'esprit dans cette claire assurance des

dons de Dieu : « Il existe un monde surnaturel organisé, que Dieu a institué et rempli de dons et de richesses. Ce monde est indestructible et constitue un Royaume d'une ineffable splendeur » (p. 10). Ses richesses sont indépendantes en quelque sorte du mérite des hommes, de la durée, du progrès de la civilisation : elles sont constituées par l'Œuvre rédemptrice de Jésus Fils de Dieu.

Sous la pression de cette victorieuse certitude, les formules puissantes éclatent à chaque page : « La Résurrection est au milieu de nous... Nous marchons dans la Résurrection de Jésus, comme dans une atmosphère céleste » (p. 40). « Le vrai croyant sait d'instinct que la Maison de Dieu est grande, qu'elle se suffit et qu'elle n'a pas besoin de lui » (p. 48). « Le culte catholique ne soupire pas après le Saint-Esprit... il ne se prosterne pas seulement devant Jésus glorifié; non, le culte catholique jouit de la présence ineffable de Dieu; il possède fermement Dieu lui-même » (p. 83).

Ces qualités ont leurs défauts. La pensée de Dom Vonier, très proche de l'Écriture, ne s'attarde point aux délicats ajustements de la réflexion théologique. « La manière dont Dieu s'est fait homme est un secret que Dieu n'a pas révélé ; le mode d'habitation du Saint-Esprit dans les âmes des justes est un autre secret gardé par Dieu, mais *dans les deux cas... il est littéralement vrai qu'une Personne divine et non pas une autre personne* est descendue du ciel pour demeurer avec l'homme sur la terre » (p. 66). « C'est au Saint-Esprit que nous devons la Présence réelle de Jésus dans la Sainte Eucharistie... Le Saint-Esprit est l'auteur de cette merveilleuse conversion du pain au corps de Jésus et du vin au sang de Jésus, selon le langage universel de la tradition chrétienne » (p. 71). S'agit-il de concilier, dans l'efficacité sacramentelle, l'*opus operans* et l'*opus operatum* ? l'auteur les affirme tous deux en interdisant tout excès des deux côtés : l'équilibre gardé par l'Église en sa pratique suffit à sa curiosité (p. 229). Il écarte de même les controverses sur la grâce (p. 169). D'autre part, l'affirmation éclatante des réalités de la foi, la réaction contre l'individualisme et le sentimentalisme, contre l'idée moderniste d'une religion de pure expérience intérieure, prennent parfois des airs de combat, dont le traducteur, en ses notes, précise la portée.

Mais quel sens du mystère divin ! Et pour nous, quel réconfort ! Ce grand souffle d'air salubre peut rendre à notre foi

énervée et inquiète son assurance magnanime. « S'il y a un sentiment qui doit être banni du cœur du chrétien, c'est le sentiment terrible de la solitude et de l'isolement, l'impression douloureuse de marcher dans un chemin solitaire. Le chrétien est entré, au contraire, dans les splendeurs du Royaume de Dieu, et il vit dans l'opulence » (p. 258).

Dom Gaspar Lefebvre, O. S. B. *La Religion d'amour.* — Abbaye de Saint-André, par Lophem-lez-Bruges; et Paris, Société Liturgique, 1932; in-16, 88 pp., 2 fr. 50.

Dans cette brochure, d'une densité doctrinale un peu austère, l'auteur a rassemblé les éléments essentiels d'un exposé théologique du « Culte de Dieu selon la religion de la vie chrétienne », comme dit saint Thomas (III[a] p., q. 65, a. 1). Il est difficile d'en donner un résumé; citons ces quelques lignes qui annoncent assez bien le sujet :

« Le but de la vie surnaturelle consiste à glorifier Dieu en ne cherchant qu'en Lui seul notre perfection ou notre bonheur qui est notre fin dernière... La vie béatifique, toute faite de connaissance et d'amour, sera la louange parfaite;... dès ici-bas, l'activité théologale commandée par la religion en est le commencement... Depuis le péché d'Adam, les moyens de réaliser cette activité glorifiante et béatifiante... » sont « notre union à Jésus, Fils de Dieu et Prêtre de Dieu, et... notre participation au Mystère Pascal de Jésus par le Saint Sacrifice de la Messe » (pp. 12-13).

Ce travail s'inspire explicitement de saint Thomas. Un thomiste attentif signalerait sans doute les traits propres à l'auteur, tels que le haut relief donné à la vertu de religion, la distinction de deux *sacerdoces* du Christ (intérieur et extérieur — c'est-à-dire visible) ; peut-être souhaiterait-il aussi voir mettre davantage en lumière l'hommage à la Vérité divine, à quoi tendent la foi et les « sacrements de la foi » eux-mêmes.

Mais tout lecteur désireux d'éclairer sa vie liturgique à la grande lumière de la théologie éprouvera une vraie joie à voir toutes les richesses de notre foi converger vers le Sacrifice Eucharistique, « qui concentre la religion d'amour que la Sainte Trinité attend de nous ».

F. Astruc. *L'Habitation de Dieu en nous.* — Lyon, Œuvre de Propagande du Sacré-Cœur, 1930; 55 pp.

Bref rappel de la doctrine de la présence de Dieu en nous et de ses conséquences pratiques. Simple, juste et bienfaisant.

Si l'auteur avait évoqué la grâce capitale du Christ et l'influence réelle de la Sainte Humanité sur toutes les âmes, il aurait été plus à l'aise pour parler de la présence de Jésus en nous hors le temps de la Communion.

R. P. Monsabré, O. P. *La Vie Future.* Extraits de ses œuvres rassemblés par le chanoine J. Chapeau. — Paris, Lethielleux, 1932; in-8° couronne, 306 pp.

Ces treize conférences, empruntées en majorité aux carêmes et retraites pascales de 1888 et 1889, rassemblent ce que le P. Monsabré a publié de plus intéressant sur les Fins dernières.

Sainte Vierge

Chanoine Colin. *Réflexions doctrinales sur la Sainte Vierge, suivies d'aperçus historiques sur Notre-Dame à Lyon et à Fourvière.* — Lyon, librairie Saint-Jean; in-32 raisin, 148 pp., 5 fr.

La première partie de cette savoureuse brochure contient un bon résumé de la doctrine mariale : le dogme central de la maternité divine y est présenté dans la lumière des « harmonies de l'Incarnation », telles que saint Thomas les indique au cours de la *III*ª *pars* ; suivent trois conclusions sur Marie pleine de grâces, Marie Mère des hommes, Marie Médiatrice universelle.

Doctrine très riche, présentée sobrement et simplement. L'auteur se réfère souvent à saint Thomas et lui témoigne une délicate piété; à peine deux ou trois passages pourraient être mis au point : « Le terme de l'*assomption* ne pouvait être qu'une personne *unique* » (p. 13), ne tient pas compte de *III*ª *pars*, q. 3, a. 6; la comparaison de l'Union hypostatique avec l'union de l'âme et du corps est utilisée sans les réserves nécessaires (p. 31); à propos de la médiation de Marie, l'influence instrumentale de la Sainte Humanité du

Christ semble presque exclue de l'action directement sanctifiante de Dieu sur l'âme (p. 75).

La seconde partie retrace à traits rapides l'histoire du culte marial à Lyon, depuis saint Pothin jusqu'à nos jours.

Ce petit volume peut fournir les éléments d'un délicieux mois de Marie. Il aidera certainement à faire connaître les vraies gloires de Notre-Dame.

C. Bellet. *Le Rosaire médité.* — Saint-Maximin (Var), Éditions de la « Revue du Rosaire », 1932 ; 110 pp., 4 fr. 50.

Quinze brèves méditations sur les mystères du Rosaire, composées au XVIII[e] siècle par l'abbé Bellet, de Montauban. Des reproductions de tableaux de maîtres illustrent ces élévations. On y a joint la méthode si simple et si pratique du Bx Grignion de Montfort pour réciter avec fruit le saint Rosaire.

Méditations

Y. D'Ysné. *Novembre, mois du souvenir.* — Paris, Lethielleux, 1932; in-32 jésus, 144 pp., 4 fr.

Une courte lecture pour chaque jour du mois de Novembre, nous apprenant à secourir nos Frères invisibles du Purgatoire et à nous rapprocher d'eux en les mêlant à notre vie.

Petit livre discret et simple. Sens très sûr de la miséricorde et de la justice de Dieu, des liens immortels de la charité, du retentissement éternel des actes du chrétien.

Antoine Huonder, S. J. *Aux pieds du Maître.* Traduit de l'allemand par le R. P. Maurice de Conthey, capucin. — Mulhouse, Éditions Salvator, 1933; in-8, XVI-385 pp.

Recueil de méditations à l'usage du clergé. L'auteur, « après avoir travaillé dans le saint ministère, résolut de mettre par écrit le fruit de sa longue expérience dans la direction des prêtres... C'est aux pieds du Maître que le prêtre doit se former, c'est Jésus qui est son modèle... Il n'y a pas de situation, pas de difficulté, pas d'obligation à remplir qui ne se trouvent représentées... dans la vie du Sauveur ».

Méthode simple : une ou deux pages de commentaire concret sur le texte évangélique choisi, appliquant immédiatement la parole ou le geste de Jésus au prêtre d'aujourd'hui. L'auteur y fait preuve d'une longue expérience du ministère sacerdotal actuel, et d'un grand amour des âmes. Une pointe de pessimisme et quelques nuances locales pourront étonner tel lecteur français. Il se tient d'ailleurs au plan des vertus morales et au détail pratique du ministère actif : méditation de prudence, si l'on veut.

fr. A. DONDAINE, O. P.

« Retraite sacerdotale : Jésus et le Prêtre » (1)

Nous avons plusieurs fois recommandé les livres du R. P. Eugène de la Croix, à cause de la grande piété avec laquelle ils sont écrits, en particulier son ouvrage en quatre volumes : *Jésus mieux connu et plus aimé dans son Sacerdoce*, qui s'inspire constamment de la doctrine de saint Thomas. Ce sont les mêmes qualités qui se retrouvent dans cette retraite. Elle traite surtout de ce dont le prêtre doit nourrir son esprit, pour être ce que les fidèles attendent, l'homme des vérités éternelles. Elle montre que sa science, pour être lumineuse, vitale, principe de rectitude et de sanctification pour la volonté, doit être la science du Sacerdoce de Jésus ; elle insiste sur les obstacles à l'acquisition de cette science : le vague et la paresse de l'esprit, la légèreté et l'irréflexion, la mentalité trop mondaine, le goût exagéré des lectures profanes, le manque d'amour de Notre-Seigneur. Ce livre, comme les ouvrages précédents du même auteur, est de nature à faire un bien profond, par la conviction surnaturelle avec laquelle il est écrit et qui anime toutes ses pages.

fr. RÉG. GARRIGOU-LAGRANGE, O. P.

(1) R. P. EUG. DE LA CROIX, de la Fraternité sacerdotale, *Retraite sacerdotale : Jésus et le Prêtre*, tome III. Ce que Jésus est pour le Prêtre : sa science. — Paris, Maison du Bon-Pasteur, 228, boulevard Pereire, 1932. 1 vol. in-12, p. 152.

Le Gérant : E. AUBIN. Imp. E. AUBIN et FILS. — LIGUGÉ (Vienne)

TABLE DES MATIÈRES DU TOME XXXIV

JANVIER 1933-MARS 1933

Les Principes et la pratique

M.-J. Congar. — Albert le Grand, théologien de la grâce sanctifiante 109
A. Gardeil. — Le don de force et la faim de justice. . . . 204
R. Garrigou-Lagrange. — La seconde conversion. Entrée dans la voie illuminative 185
— La troisième conversion 297
F.-D. Joret. — Notre intimité avec le Fils de Dieu . . . 227, 326
V.-M. Pollet. — Le Christ d'après saint Albert le Grand . . 78
H.-D. Simonin. — Quelques aspects de la doctrine spirituelle d'Albert le Grand. 141

Les Maîtres et les Modèles

R. Bernard. — Le cœur de saint Joseph 343
A. Garreau. — Saint Albert le Grand. Esquisse biographique. 5
R. Garrigou-Lagrange. — L'union de la vie intellectuelle et de la vie intérieure chez Albert le Grand. 50
Chan. Lambert. — Journal de Clément Roux, le « saint homme de Grasse » 355
H.-Chr. Scheeben. — Saint Albert, apôtre de la paix . . . 25
M. Vaussard. — La vocation de Charles de Foucauld . . . 238
H. Wilms. — L'âme de saint Albert. 65

Textes anciens

Albert le Grand. — Traité inédit sur la Sainte Vierge. Extraits, traduction et notes, par J. Ancelet-Hustache 156
— Pensées choisies. Textes recueillis et traduits par le R. P. Congar . . . 171
Saint Augustin. — Le mystère de la tentation. 366
Ch. de Condren. — Les études profanes et l'esprit chrétien . 255

Les Idées et les Œuvres

P. Boisselot. — Le mouvement de la vie spirituelle . . . 275, 394
H. Faure. — L'œuvre salésienne de Don Bosco. 259
H. Maréchal. — Spiritualité scoute? 278
R. Plus. — La sainteté de nos prêtres 370

Pour la lecture spirituelle

P. de Belligné. — Les passions dans la vie morale 290
H. Dondaine. — Écrits spirituels. 401
J. Le Tilly. — Le message de Lourdes. 293
And. Obein. — Biographies. 283

Bibliographie

F. Astruc. — L'habitation de Dieu en nous. 404
C. Bellet. — Le Rosaire médité 405
J.-M. Bissen. — Mère Francisca, née Élisabeth du Faing d'Aigremont, fondatrice de la Congrégation des Sœurs Franciscaines de la Miséricorde à Luxembourg 286
Chan. Colin. — Réflexions doctrinales sur la Sainte Vierge . 404
P. Eug. de la Croix. — Retraite sacerdotale : Jésus et le Prêtre. 406
R. P. Duchaussois. — Rose du Canada. Mère Marie-Rose, fondatrice de la Congrégation des Sœurs des Saints Noms de Jésus et de Marie. 287
M. Gasnier. — La divine Comédie de Lourdes. 293
H. de Golesco et A. de Weisme. — Adélaïde de Bourbon-Penthièvre, Duchesse d'Orléans. 283
Ant. Huonder. — Aux pieds du Maître 405
Mgr Laveille. — Marguerite Sinclair 283
G. Lefebvre. — La religion d'amour 403
P. Marie-Antoine. — Mes Souvenirs 289
R. P. Monsabré. — La vie future 404
N. — Un vaillant du XIX[e] siècle. Le P. Marie-Ephrem, religieux de N.-D. d'Aiguebelle. 288
N. — Fleur du désert. Le Père M.-Joseph Cassant 288
N. — La Mère Cécile Saglio, Religieuse de N.-D. du Cénacle. 286
R P. Noble. — Les passions dans la vie morale 290
M. Savigny-Vesco. — La princesse Louise-Adélaïde de Bourbon-Condé. 284
A. Scorssery. — Une prieure d'Esquermes. Dame Gérarde et son œuvre. 285
A. Vonier. — La nouvelle et éternelle alliance. 401
Y. d'Ysné. — Novembre mois du souvenir 405